
1769

LETTRE
A MONSIEUR
ZIMMERMAN,
DOCT. MED.

Des Académies de BASLE, de PALERME, de la Societé Oecon. de BERNE &c. &c. &c.

SUR

L'EPIDEMIE COURANTE.

PAR M. TISSOT, D. M.

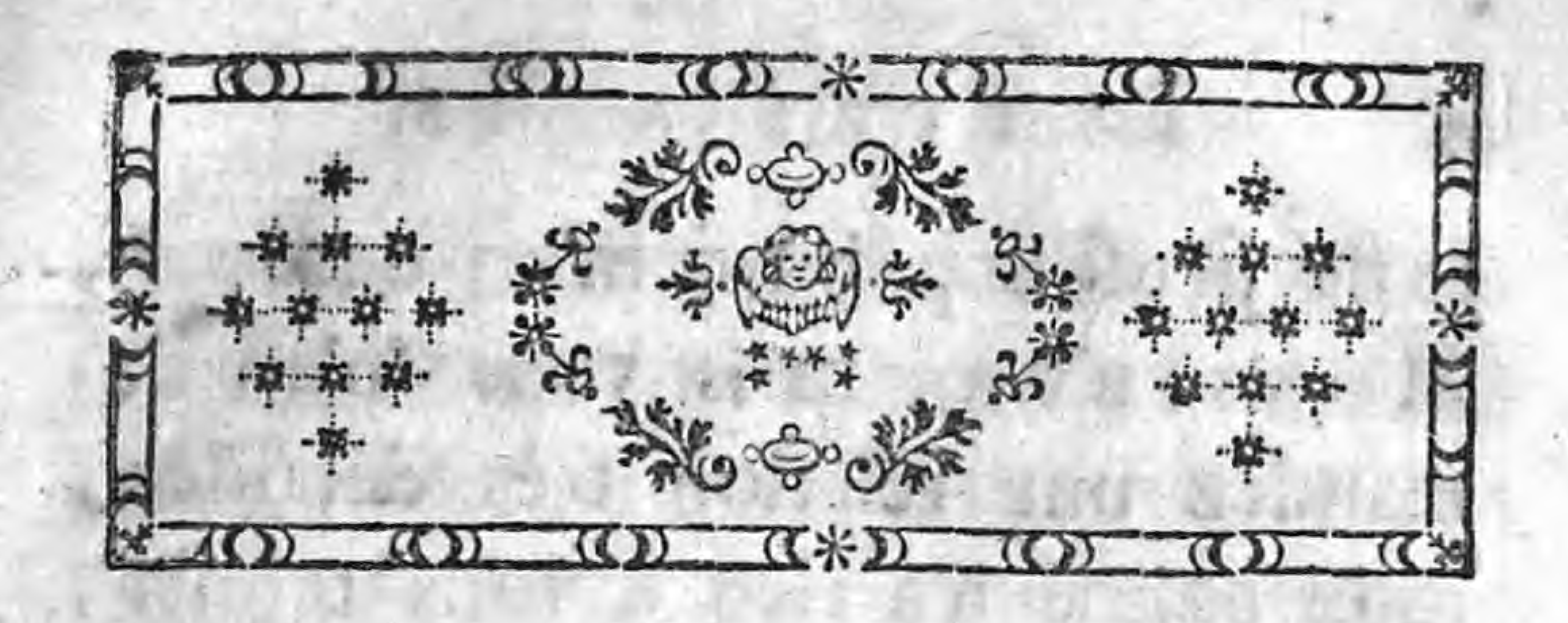
De la Soc. Royale de LONDRES, de l'Acad. de BASLE, de la Soc. Occ. de BERNE.

Dira per incautum serpunt contagia vulgus,
Ancipiti trepidant igitur terrore per urbeis.



A LAUSANNE,
Chez FRANÇOIS GRASSET.
Et à PARIS,
Chez P. F. DIDOT le jeune, & chez les principaux Libraires des autres Villes de l'Europe.

MDCCLXV.



LETTRE

A MONSIEUR

MONSIEUR

ZIMMERMAN,

DOCTEUR EN MEDECINE &c.

LA maladie épidémique qui règne, depuis le commencement de l'hyver, dans plusieurs endroits de ce pays, & qui a régné a Soleure, n'est ni nouvelle, ni rare, & n'a été accompagnée d'aucun symptome qui la differencie assez des autres épidémies de la même espèce, pour mériter quelque attention particuliere, & pour devoir être le sujet d'un ouvrage; aussi

je ne pensois point à m'en occuper, MONSIEUR, mais vous m'en demandez une rélation très détaillée, mon amitié n'a rien à vous refuser, & puisqu'il faut l'écrire, j'ai cru qu'il ne seroit pas tout-à-fait inutile de la rendre publique; cette description servira au moins à la faire connoitre dans les endroits où elle peut se reproduire, & à dissiper l'effroi qu'elle a inspiré dans tous les endroits où elle a paru. On verra qu'elle n'est pas aussi terrible par elle même qu'on la cru, & le monstrueux de son histoire disparoitra.

Elle a été fort générale, on en a par là même beaucoup parlé, & tous les objets dont on parle beaucoup sont bientôt défigurés; elle a fait beaucoup de ravages dans quelques endroits dénués de tous bons secours; on en a parlé avec effroi, & la peur l'a fait envisager comme une espèce de peste: je vous la peindrai telle que je l'ai vuë.

Nous

Nous avons eu à la fin de l'automne & au commencement de l'hyver, plusieurs maladies purement inflammatoires, & surtout beaucoup de pleuresies, qui cédoient au traitement antiphlogistique simple. La saignée, la tisanne d'orge avec l'oximel & le nitre, les laits d'amande, les lavements émollients, quelques parfums de vinaigre quand l'expectoration paroissoit difficile, & les applications tiedes, les guérissoient toutes.

Au commencement de Janvier, un de mes malades m'offrit une complication bien marquée; sa maladie ne s'étoit d'abord montrée que comme inflammatoire; je lui avois fait faire trois saignées très abondantes, qui jointes, aux autres secours, dont je viens de parler, avoient abbatu la fiévre, amolli le poulx, presque dissipé le point, ôté l'oppression, rendu l'expectoration aisée, & humecté la peau. A la fin du cinquie-

me jour, il fut tout à coup attaqué d'un violent mal de tête, avec beaucoup d'angoiſſe, une chaleur ſéche & inquiétante, la reſpiration génée, le ventre tendu, le poulx très fréquent. Je crus reconnoitre à ces ſymptomes, l'action d'une *bile en mouvement*, qui ne s'étoit point encore dévelopée; je fis prendre au malade, une once de crême de tartre depuis onze heures du ſoir juſques à ſix heures du matin; il eut huit ſelles très abondantes & très fœtides, les accidents diſparurent, & dès lors il continua à être tous les jours mieux.

Je vis, d'abord après, d'autres malades qui avoient des pleureſies bilieuſes, telles qu'elles ſont décrites dans *l'Avis au Peuple*, quon vient de comparer, avec autant d'eſprit que de raiſon, à une épée entre les mains d'un furieux. Il y avoit un principe d'inflammation, & en ſuivant exactement la méthode indi-

quée

quée dans cet ouvrage §. 287. la maladie se terminoit très heureusement.

Cette espèce compliquée d'inflammation & de putridité, a continué jusques à present; c'est celle QU'HIPPOCRATES a déja appellé pleurésies sanguines & bilieuses (*a*): mais il ne tarda pas à en paroitre qui étoient purement bilieuses, sans aucune inflammation, & parfaitement semblables à celles qui régnérent ici il y a douze ans; permettez moi de vous rappeller ce que j'en ai dit dans l'histoire de la fiévre bilieuse de 1755. " Il y eut ici en 1753.
" *des péripneumonies* bilieuses; tous
" ceux qu'on saigna périrent; j'en
" traitai plusieurs, je n'en saignai
" point, ils guérirent tous; je fus
" appellé tard, pour d'autres qui
" avoient été saignés, ils avoient
" pres-

(*a*) Χολωδεες ἅμα Και αιματωδεες πλευριτιδες. Coac. prænot. & ailleurs.

„ presque tous le poulx petit, vitte, fréquent, dur, une rêverie animée, & une oppression très forte. La véritable méthode curatoire étoit de commencer par l'émétique en lavage, de donner ensuite des lavements fréquents, de boire abondamment des boissons acides & diuretiques, & de respirer de la vapeur de vinaigre (*b*).

C'est cette espèce qui a été la plus fréquente ici depuis le milieu de Janvier, jusques à la fin du mois dernier; elle n'est point encore éteinte, & je vois actuellement, 30 Avril, quelques malades qui en sont attaqués.

Dès le milieu de Décembre on venoit tous les jours me consulter depuis les villages voisins pour des maladies de la même espèce, j'apprenois qu'il y avoit aussi beaucoup de malades dans des quartiers plus éloi-

(*b*) *De febribus biliosis* p. 130.

éloignés, & il s'eſt trouvé enſuite que c'étoit la même maladie.

Elle ſe répandit dans le Gouvernement d'Aigle; on fut effrayé du nombre des malades; l'Illuſtre Conſeil de ſanté me chargea de m'y rendre pour l'examiner & en fixer le traitement. J'y allai au commencement de Fevrier; je trouvai que la plûpart des malades étoient attaqués de la ſeconde eſpèce de pleuréſie, celle dans laquelle il y a une complication d'inflammation.

Quelque tems après mon retour d'Aigle, je fus appelé à Soleure, par l'Etat; j'y arrivai au commencement de Mars; l'épidémie, quoiqu'elle commençat à diminuer, étoit encore fréquente, ſurtout parmi les femmes du peuple. Un Médecin, M. le Dr. PLAYER, avoit été une de ſes premieres victimes. Elle étoit évidemment de la troiſieme eſpèce: mais il y avoit cependant quelques malades atteints d'une pleuréſie vé-

ritablement inflammatoire; j'en vis trois a l'hopital, l'un convalescent, l'autre dans le milieu de la maladie, un troisieme a l'agonie, qui mourut bientôt après, & qu'on ouvrit.

On avoit déja précedemment ouveit deux cadavres, qui, autant que j'en pus juger par l'histoire de la maladie, & par les rapports des ouvertures, avoient été tués par une maladie inflammatoire. L'on vous a communiqué le détail de ces ouvertures, sans vous faire observer cette circonstance, & vous avez été surpris d'y trouver tous les caractères d'une maladie inflammatoire, pendant qu'on vous écrivoit qu'elle étoit bilieuse; l'existence démontrée des deux genres de maladies enlève toute l'obscurité.

Il est bon de remarquer, que, la plûpart de ceux qui ont eu des maladies aiguës, à l'hopital, étoient ou de robustes soldats de la garnison, ou de vigoureux manœuvres em-

employés à travailler les matériaux pour la construction de l'Eglise; celui que je vis ouvrir étoit un soldat qui passoit pour l'homme le plus fort de la ville. Son cadavre n'offrit que ce qu'on voit toujours dans ces cas, & ainsi il seroit inutile de vous donner ici un détail qui ressembleroit à mille autres: mais il n'est peut être pas inutile de remarquer, que la difference entre l'état de la poitrine dans les cadavres des personnes tuées par une pleurésie inflammatoire ou par une pleurésie bilieuse, n'est pas aussi considerable qu'on pourroit le croire. Il y a dans l'une & dans l'autre des croutes pleurétiques, sur la surface du poulmon, très considerables; les gros vaisseaux & le poulmon sont très remplis: ce qui fait le plus généralement la difference, c'est que ces croutes dans la pleurésie bilieuse sont moins blanches, la serosité épanchée dans la poitrine est en plus grande quantité

& eſt plus jaune ; le poulmon eſt moins dur ; le ſang dans les gros vaiſſeaux eſt plus fluide & moins polipeux ; l'on trouve plus de colliquation & de pourriture, & moins de ſuppuration. On lit les meilleures ouvertures de cadavres, morts de pleureſies bilieuſes, dans un très bon ouvrage de M. GUIDETI, dont j'aurai occaſion de vous parler plus bas (*c*). Quand le dépôt ſe fait au cerveau, on trouve ce viſcere corrompu & ſanieux, plûtôt que véritablement ſuppuré.

Vous avez vû juſques ici trois eſpèces de pleuréſies ou de péripneumonies, (vous vous rappellerez ce que j'ai dit dans ma lettre à nôtre reſpectable ami, M. HIRZEL, pour prouver que la difference entre ces deux maladies n'eſt ordinairement que nominale), l'une purement inflammatoire, qu'on peut nommer ex-

(*c*) *Diſſertationes phyſiologicæ & Medicæ August. Taurinorum* 1747. p. 186. 191.

exquise, l'autre compliquée d'inflammation & de putridité, la troisieme uniquement putride ; elles ont été toutes les trois connuës dès le temps D'HIPPOCRATES qui les spécifie toutes; nous avons eu toutes les trois ici; & en général dans les villes un peu considerables où il y a une varieté très marquée entre les differents genres de vie des habitans, on ne doit pas attendre, qu'une cause commune de maladie, produise des symptomes aussi uniformes que dans les endroits moins considerables, où un genre de vie commun identifie, jusques à un certain point, tous les individus, & établit chez tous la même receptibilité.

La seconde espèce a été la plus commune à Aigle & dans les villages voisins.

La troisieme a été presque seule à Soleure, à Vevey & dans un grand nombre de villages.

Je ne vous dirai plus rien de la pre-

premiere, & je ne vous parlerai que peu de la seconde. Le traitement décrit dans l'avis au Peuple est celui que j'ai employé, & avec un succès qui m'en a encore mieux démontré la bonté; la saignée dans quelques cas, le kermes mineral comme émétique, la crême de tartre, l'usage abondant de la tisanne d'orge avec l'oximel ont été, à Aigle, même avant mon arrivée, les vrais secours & les seuls qui réussissent. J'ajouterai que j'y fis saigner le sixieme, & le neufvieme jour de la maladie, avec succès, des hommes qui ne l'avoient pas encore été, & je le fais hardiment, à quelqu'époque que ce soit, quand je trouve les symptomes d'une inflammation qui est dans l'état de crudité, & dix ans de nouvelles observations m'ont confirmé cette vérité qui m'a toujours servi de guide (*d*). Cette circonstance n'est

(*d*) Je m'étois déja énoncé très clairement sur cet article dans le traité des fievres bilieuses pag. 127. *Hanc regulam in*

n'eſt pas auſſi fréquente dans les pleureſies compliquées, que dans celles qui ne ſont qu'inflammatoires, & qui exigent ſouvent ces ſaignées tardives. Jai fait ſaigner fréquemment le dixieme & le onzieme jour, je ne m'en ſuis jamais répenti; j'ai même vû, que dans la véritable, & irrevocable agonie des maladies véritablement inflammatoires, une petite ſaignée ſoulageoit les angoiſſes de l'agoniſant.

Vous ſavez que ces ſaignées tardives ne ſont point une innovation: c'eſt la pratique d'HIPPOCRATES, de GALIEN, de FERNEL, d'HOLLIER, de BALLONIUS, de WALLESIUS, de SYDENHAM, de FREIND, de MM. TRILLER, VAN SWIETEN, HUXAM, KLOECKOF, & de pluſieurs autres grands Médecins. Il eſt vrai que CHRYSIPPE, ERASISTRATE, CELSE, ARETE'E, COE-

morbis inflammationis obſervavi; quamdiu vigent ſymptomata crudæ phlogoſeos, venæ ſectio quacumque die prodeſt.

LIUS AURELIANUS, & tous les méthodiſtes, DURET, LOMMIUS, HOFFMAN, M. BOERHAAVE, & tous les méthodiſtes modernes, ont profcript ce remède après le quatrieme: mais j'oſe le dire, & je ne crois point, en le diſant, de manquer au reſpect qu'on doit à ces hommes illuſtres, cette loi eſt fondée ſur un ſyſtême théoretique dont l'application eſt très dangereuſe en pratique, & l'expérience journaliere la détruit. Il eſt, ſans contredit très important de ſaigner dès les commencements, c'eſt de la promptitude des ſaignées que dépend, principalement, l'heureuſe iſſuë de la maladie; un petit nombre les premiers jours fait beaucoup plus d'effet qu'un plus grand dans la ſuite: mais borner le tems de ce remède & le borner à un terme auſſi court, c'eſt vouloir en priver tout-à-fait un grand nombre de malades qui ne ſont point ſécourus avant cette épo-

époque; c'est vouloir en priver en partie un autre nombre plus considerable, qui ne seroit pas assez saigné, s'il ne l'étoit plus depuis le quatrieme jour; j'ose assurer qu'il y a annuellement, des milliers d'hommes en Europe, qui doivent leur vie à des saignées faites après cette époque; & s'il y a peu de Médecins qui fassent saigner aussi tard que moi, je suis sûr qu'il y en a un grand nombre qui font hardiment saigner le cinquieme & le sixieme.

Ceux qui admettent les saignées dans les maladies, après le quatrieme jour, ont établi cinq causes qui doivent les empêcher; la grande foiblesse; une stase si considerable dans les vaisseaux capillaires qu'il reste peu de sang en circulation; une coction évidente; une suppuration commencée; une crise très prochaine.

La grande foiblesse ne dépend souvent, que du besoin même de saigner, quoiqu'après plusieurs jours de

de maladie; j'ai vû plus d'une fois, qu'une ſuppuration commencée n'eſt pas un obſtacle obſolu à la ſaignée, & la maladie peut durer depuis pluſieurs jours ſans qu'aucune des trois autres contr'indications exiſte; dans ce cas, on peut ſaigner hardiment, ſi l'on trouve les ſymptomes qui demandent la ſaignée, & il eſt très ordinaire de les trouver.

Je fis faire une forte ſaignée en 7bre. 1763. à un homme âgé de plus de 50 ans, le douzieme jour de la maladie, & ſans cette ſaignée il auroit péri.

Je fus appellé, au mois de Janvier dernier, pour un homme âgé de vingt-ſix ans, qui étoit au dixieme jour d'une pleuréſie; il n'avoit été ſaigné qu'une fois, & n'avoit pris que quelques délayants aqueux, le poulx étoit dur, mais n'étoit pas extrêmement vitte, ni fort plein; le malade, aſſis dans ſon lit étouffoit; il avoit la bouche ouverte, ſans pouvoir preſque reſpirer

ni

ni parler : mais il témoignoit qu'il avoit de grandes douleurs dans la poitrine ; je le fis ſaigner, il reſpira plus librement & put ſe coucher ; je le fis ſaigner une ſeconde fois le onzieme, & une troiſieme le douzieme ; ſon ſang étoit toujours très coeneux ; il fut mieux après chaque ſaignée & s'eſt parfaitement rétabli.

Peu de jours après un autre jeune homme de dix-neuf ans, menuizier, ſe trouva très mal le treizieme jour de ſa maladie, qu'on avoit d'abord envisagé comme un gros rhume, pour lequel on ne l'avoit point ſaigné. Quand on m'appela, il avoit un violent mal de tête, un point de côté très douloureux, une toux petite, continuë & ſéche, la peau & la langue arides, le poulx dur & fréquent ; une ſaignée le ſoulagea conſiderablement, en diminuant l'oppreſſion, la toux & la fiévre, & en procurant une expectoration aiſée ; je la fis reïterer

trois

trois jours après, parce que les mêmes accidents, qui m'avoient déterminé à la premiere, reparoissoient; il fut bientôt remis, & une petite toux séche, seul reste de la maladie, qui avoit continué jusques à présent, se dissipe journellement par l'usage du petit lait. Vous supposez, sans doute, que j'ai toujours joint à la saignée les remédes qu'exigeoit la maladie. Je pourrois ajouter plusieurs autres observations toutes aussi décisives que celles que je viens de rapporter: mais cela ne me paroit pas nécessaire; je remarquerai seulement que les rhumes sont une véritable inflammation de poitrine, & j'en vois très souvent, pour lesquels on a employé, inutilement, pendant plusieurs semaines beaucoup de remèdes, qu'une saignée guérit, & qui dégénéreroient certainement en Etisie si on ne la faisoit pas; & tous les Médecins savent qu'il y a une espèce d'Etisie dans laquelle la saignée

gnée est indispensablement nécessaire.

Dans les inflammations de poitrine, lors même que le malade ne meurt pas pour avoir négligé les saignées nécessaires, sa guérison reste incomplette. Je vis dans le Gouvernement d'Aigle, un malade, qui, au huitieme jour de la maladie, avoit le poulx fort, dur, le point très violent, le visage enflammé; je lui conseillai une saignée assez abondante; après mon départ il ne voulut point s'y résoudre, malgré les instances de son digne & respectable Pasteur M. DE COPPET l'ainé, & de M. MALANOD, très habile Chirurgien, qui ont donné leurs conseils & leurs soins aux malades de ces quartiers, avec un zèle, une assiduité & une constance dignes des plus grands éloges, & avec un succès prouvé par l'événement. La résolution ne s'est point faite, il s'étoit formé une suppuration, il a été très longtems alitté,

sans

ſans appetit, avec de la toux, des crachats purulents, une grande foibleſſe, une peſanteur ſous les côtes, & ce n'eſt que depuis le retour du printemps, & l'uſage d'un régime convenable, qu'il commence à ſe trouver mieux. Je trouvai auſſi à Aigle quelques malades, & j'en ai vû beaucoup ici, dont l'état m'a paru exiger des veſicatoires, & qui s'en ſont bien trouvés: mais on ne doit jamais les appliquer, dans les maladies où il y a de l'inflammation, que quand les ſaignées ont déſempli & amolli le poulx; alors ils produiſent l'effet le plus heureux en dégageant le poulmon, facilitant l'expectoration, établiſſanr une tranſpiration égale & abondante: mais quand on les applique lorſque le poulx eſt encore plein ou dur, ce qu'on peut eſperer de plus favorable, c'eſt qu'ils ne nuiſent pas.

Il y a longtems que leurs bons effets dans les maladies inflammatoi-

res

res ſont connus. Le Baron d'Aubonne, TURQUET de MAYERNE, en faiſoit beaucoup d'uſage, & nous devons beaucoup, à cet égard, comme à tant d'autres, aux Médecins Anglois: mais je crains qu'on n'aille trop loin, on paroit les regarder comme ſpécifiques dans les maladies inflammatoires, il s'en faut cependant beaucoup qu'ils le ſoient, & en liſant attentivement, & ſans prévention, les obſervations qui leur ſont les plus favorables, & qui ont été publiées pour en faire connoitre les bons effets & les acréditer; on voit que quand on les a appliqué de bonne heure, ils n'ont point abrégé le cours de la maladie; ils n'ont point empêché les orages, ni diſpenſé de réïterer les ſaignées; quand on les à appliqué tard, après des ſaignées ſuffiſantes, ils paroiſſent avoir operé très favorablement, & contribué puiſſamment à la conſervation du malade, & c'eſt le vrai mo-

moment de les appliquer ; ils raniment alors l'action engourdie des petits vaisseaux, qui ayant été excessivement tendus pendant la violence de l'engorgement inflammatoire, tombent dans une atonie quand elle commence à diminuer ; le vésicatoire les dégorge, il remédie à l'oppression & à l'angoisse que ces matieres visqueuses qui obstruoient le poulmon occasionnent ; dès qu'il commence à agir, la respiration devient plus aisée, les crachats sortent avec facilité, le poulx se ralentit, parce que la cause de sa fréquence diminue ; car le vésicatoire appliqué à un homme en santé augmente la fréquence du poulx ; la peau s'humecte, il survient même quelques fois une sueur abondante, tout va de bien en mieux. Ils sont extrêmement utiles dans les fausses péripneumonies ; il y a un tems dans les véritables où elles ressemblent beaucoup aux fausses : c'est le moment

où la tenſion des ſolides ſe relache, & où la denſité phlogiſtique du ſang s'amolit; & c'eſt alors que les véſicatoires ſont indiqués, & qu'on les applique avec plus d'eſpérance de ſuccès encore que dans les fauſſes péripneumonies.

Ce moment ne ſe trouve jamais dans les péripneumonies très aiguës, elles tuent ſans y arriver, les véſicatoires ne ſerviroient qu'à augmenter leur violence; il ne ſe trouve jamais dans les très légères, & les véſicatoires y ſont inutiles, à moins qu'on n'eut affaiſé le malade par trop de ſaignées, alors on les employe pour reparer le mal que ces ſaignées ont fait: mais ce moment eſt très fréquent, dans les fortes pleuréſies bien traitées, depuis le cinquieme, juſques au neufvieme ou dixieme jour.

Je fis appliquer les véſicatoires, au premier malade dont j'ai parlé plus haut pag. 18. qui fut ſaigné le

douzieme jour, immédiatement après la ſaignée. La ſaignée diſſipa le délire, calma l'oppreſſion, arracha le malade, pour quelques heures, à une mort qui paroiſſoit très prochaine : mais j'aurois craint, fondé ſur pluſieurs raiſons, que l'engorgement ne ſe fut reproduit très promptement, ſi l'on n'avoit pas ſoutenu ce bon effet par quelques ſecours, & les véſicatoires me parurent le plus propre ; le calme que la ſaignée produiſit leur donna le tems d'agir, ils augmentérent l'expectoration qu'elle avoit commencé à rétablir, ils jettérent le malade dans une ſueur abondante, & ils levérent des veſſies les plus groſſes, & exciterent une ſuppuration la plus abondante que je me rappelle d'avoir vu. Il eſt vrai que j'ordonnai auſſi du kermes mineral, immédiatement après la ſaignée : mais il ne me parut pas avoir un effet bien marqué dans ce cas, quoiqu'il en pro-

produiſe ſouvent de très heureux dans des cas ſemblables, & qu'en général ſon action concourre fort bien avec celle des véſicatoires, auxquels on l'allie, dans pluſieurs circonſtances, avec un grand ſuccès.

Je les ordonnai au ſecond malade pag. 18., qui fut ſaigné le dixieme, le onzieme, & le douzieme jour, immédiatement après la ſaignée du onzieme; ils ne produiſirent qu'une très petite veſſie, & une ſuppuration peu conſiderable: mais ils contribuérent, peut-être, à déterminer une ſueur très abondante qui vint après la ſaignée du douzieme jour.

Un des remèdes qui ſoulagea le plus ſenſiblement ce malade: c'eſt la fumée du vinaigre & de l'eau bouillante.

J'ai été appellé depuis cette lettre écritte pour une femme enceinte de cinq mois, le ſixieme jour de ſa maladie, qui ſe trouva fort mal en

l'abſence de ſon Médecin. On lui avoit appliqué les véſicatoires le ſecond jour, ils fluoient beaucoup : mais cela n'empêcha pas que, malgré trois ſaignées, petites à la vérité à ce qu'on me dit, qu'on lui avoit déja fait, elle n'eut une angoiſſe inexprimable, une forte oppreſſion qui ne lui permettoit point de ſe coucher, & un point ſi douloureux qu'elle n'oſoit pas touſſer; le poulx étoit dur, je lui conſeillai une quatrieme ſaignée, & une potion avec l'oximel ſimple & beaucoup de nitre; elle étoit mieux le lendemain, & l'on me dit que ſon ſang n'étoit preſque qu'une coëne. C'eſt une nouvelle obſervation qui prouve l'inutilité des véſicatoires quand l'inflammation eſt dans ſa force ; beaucoup d'autres m'ont prouvé que bien loin de la détruire ils l'augmentoient, & chaque jour vérifie ce que j'ai dit de l'action de ce remède, dans ma lettre à M. DE HAL-

LER

LER sur la petite verole, l'apoplexie & l'hydropisie (*e*).

Mais je m'apperçois que ces deux disgressions sur l'usage des saignées tardives, & l'inutilité, pour ne pas dire plus, des vésicatoires au commencement des maladies inflammatoires, m'ont trop éloigné de mon objet principal, la maladie la plus générale, la pleuresie purement putride, ou bilieuse.

Avant que de la décrire, il faut jetter un coup d'œil sur la constitution de l'air qui l'a précedée & accompagnée.

L'un des meilleurs observateurs de nos jours; l'Auteur de la médecine expérimentale, cet ouvrage d'or, dont je désire tous les jours la continuation, a observé que depuis l'an 1740. le vent du nord a été le vent le plus fréquent en Europe,

 &

(*e*) *Epistola de variolis, apoplexia, & hydrope. Lauf.* 1761. *p.* 40 & 41.

& il a régné presque seul, au moins dans ce pays, en 1762 & 1763. mais il y a dix mois que cela à changé, & que le sud est le vent dominant ici; depuis six mois surtout, nous n'avons pas eu vingt-quatre heures de nord, ou comme nous l'appellons, de bize; le vent du midi, qui, pour nous, est toujours humide, à constamment régné, sans être presque jamais violent; il a plu fréquemment & abondamment; il y a eu dans plusieurs endroits des brouillards très épais & très puants; il n'a gelé que très foiblement, & seulement pendant très peu de jours; ainsi l'on a vêcu sur un terrain humide, boueux, presque marécageux; dans un air humide, nébuleux, point froid, peu renouvellé, parce que comme je l'ai dit, il y a eu peu d'orages.

Les effets physiques pour nos corps, qui en ont été la suite, sont une circulation moins forte, parce

parce que l'humidité relachoit les fibres, & en affoiblissoit l'action; toutes les secretions par-là même se sont moins bien faites; la masse des humeurs est restée surchargée; la transpiration, qui est l'évacuation la plus importante, a été, proportionellement, plus dérangée que les autres, parce que, outre que l'affoiblissement général de la circulation influoit sur les vaisseaux de la peau, ils se trouvoient affoiblis par l'action immédiate de l'air; d'ailleurs un air humide se charge moins de nôtre transpiration qu'un air sec, comme une éponge humide imbibe moins d'eau qu'une éponge séche.

Le poulmon, exposé, comme la peau, au contact de l'air, relaché, affoibli par son humidité, infecté, irrité par les exhalaisons mal saines dont il est toujours rempli, quand le gel ne les empêche point de s'élever, ou quand le vent du nord ne les dissipe pas, à dû souffrir plus

que les autres organes, & c'est vraisemblablement la raison pourquoi il a été attaqué dans presque tous les sujets.

Les corps se sont trouvé surchargés de ces matieres corrompuës, qui auroient dû s'évacuer; elles ont acquis beaucoup d'acreté, la bile est devenuë plus alcalescente; quand la corruption est parvenuë à un certain point, elle a produit une irritation générale dont la fiévre a été l'effet, & elle à en même tems, presqu'ordinairement, fait un dépôt sur quelque partie. C'est la violence de la fiévre, l'importance plus ou moins grande de la partie sur laquelle se faisoit le dépôt, l'étenduë de ce dépot & le plus ou moins de délabrement qu'il produisoit dans la partie, la bonne ou mauvaise constitution du malade, qui varioient le danger de la maladie, dont il est bien le tems de vous faire l'histoire.

Chez

Chez quelques personnes, elle a été précedée, plusieurs jours à l'avance, par cette espèce de malaise & de dérangement général, qui est la suite d'un vice dans les humeurs, & d'un désordre commençant dans les fonctions de tous les organes; mais ordinairement elle a attaqué tout à coup, au milieu de la meilleure santé en apparence.

Le premier symptome étoit, comme dans presque toutes les maladies aiguës, un frisson plus ou moins long & plus ou moins fort, suivi de beaucoup de chaleur, &, dès les commencements, une perte de force plus considerable, généralement, qu'elle n'auroit dû l'être naturellement vû le dégré de la maladie; ce n'étoit pas cette perte totale qui caractérise les fiévres malignes: mais elle étoit assez considerable pour prouver qu'il existoit dans les humeurs un principe de corruption putride, qui est le poison des

forces. Tous les malades ont été attaqués, les uns dès le premier moment du frisson, les autres sur sa fin, des troisiemes un peu plus tard, d'un serrement très douloureux qui avoit son centre au creux de l'estomach, & qui embrassant toute la poitrine, angoissoit beaucoup le malade, & gênoit considérablement la respiration; j'en ai vû plusieurs chez lesquels elle l'étoit si fort qu'ils paroissoient prêts à étouffer: mais heureusement il ne duroit guères plus de trois ou quatre heures, & laissoit le malade plus à son aise. Ce symptome peut presque passer pour caracthéristique dans cette maladie, & pouvoit servir à distinguer avec certitude cette espèce des autres.

Outre ce serrement douloureux, le malade avoit un point de côté, presque toujours plus bas que les seins, & très vif, qui commençoit quelques fois avec le frisson, quelques fois avec la chaleur: mais plus or-

ordinairement, le malade ne le sentoit que quand le serrement avoit passé; il lui sembloit que l'un succedoit à l'autre. Je crois l'avoir vû à peu près aussi souvent d'un côté que de l'autre; s'il a été plus fréquent, ç'a été du côté gauche, il a quelques fois varié, mais rarement. Il y a presque toujours eu de la toux, & ceux qui n'en avoient point, quoi qu'ils souffrissent moins, n'en étoient pas moins gravement malades; elle étoit plus fréquente que forte, & l'expectoration étoit rarement abondante; ils ne crachoient presque que des matieres écumeuses, quelques fois mêlées d'un peu de sang, d'autres fois sans sang, rarement avec beaucoup de sang, & il n'y en avoit guères que pendant un jour ou deux; le poulx étoit vîte, peu dur, peu plein; il y avoit ordinairement, dans le commencement, beaucoup de maux de cœur, quelques fois même des

vomissements; la langue en général n'étoit pas séche, & il y avoit par-là même peu d'altération : mais au bout de vingt-quatre heures elle se trouvoit fort chargée d'un sédiment, qui étoit très souvent couleur de vieux plomb, quelques fois même fort noir, & je l'ai trouvé tel, depuis quelques mois, chez presque tous les malades, même de maladies très differentes, & quoiqu'avec assez peu de fiévre, sans avoir pu remarquer qu'il prouvat le moins du monde le danger de la maladie; je l'ai vu tel dans les plus légéres, & l'on se trompe très fort en regardant ce symptome comme funeste; on ne parle des langues noires qu'avec effroy, on les croit un présage mortel, & un caractère des maladies pestilentielles; elles n'ont point été cela dans cette épidémie, ni dans beaucoup d'autres cas. Il y a une noirceur mortelle en effet : c'est celle qui est l'effet

d'une

d'une inflammation excessive, c'est une espèce de gangrêne de la langue, qui présage ou accompagne souvent celle des parties intérieures : mais un sédiment noir & humide n'a rien de sinistre ; il a été fort opiniatre cette année, il diminuoit, presqu'insensiblement, d'étenduë, sans changer de couleur, & plusieurs jours encore après la cessation de la fiévre, l'on trouvoit au fond de la langue un résidu de ce sédiment tout aussi noir qu'au commencement. Quelques malades n'avoient point de maux de tête, d'autres en avoient de très violents ; le plus grand nombre se plaignoit d'y sentir une espèce d'embarras incommode, plûtôt que des douleurs.

Le ventre étoit assez ordinairement resserré, & quand il y avoit diarhée elle incommodoit par la fréquence des selles : mais qui étoient peu considerables & ordinairement très foetides.

Les

Les urines varioient beaucoup, comme cela arrive ordinairement dans les maladies de cette eſpèce; quelques fois elles étoient aſſez claires, mais d'un clair ſale; d'autres fois jaunes, quelques fois rougeatres, d'autres fois elles ſe troubloient, & quelques unes reſtoient troubles; d'autres dépoſoient beaucoup de ſédiment, mais reſtoient troubles au deſſus; il eſt rare qu'elles ſe ſoient éclaircies parfaitement & que le ſédiment ait été complettement dépoſé, ce qui étoit preſque toujours une très bonne marque. J'en ai ſouvent vû qui reſſembloient à celles de la ſanté la plus parfaitte: mais elles ſe trouvoient quelques fois telles dans une maladie très grave.

Il étoit également rare qu'il y eut des ſueurs fort abondantes, ou que la peau fut ſéche; ſon état & celui de la langue ſont aſſez généralement le même par rapport à l'humidité ou à la ſécherეſſe. Des ſueurs immen-

menſes au commencement, telles que je les ai vuës ſur un très petit nombre de malades, ont préſagé une maladie violente; un des trois malades que j'ai perdu en avoit eu de ſemblables; chez lui & chez trois autres, elles ont été ſuivies de météoriſme.

Où il n'y avoit point de ſommeil, ou il étoit mauvais, & plûtôt nuiſible qu'utile; le malade, les aſſiſtants, le plus grand nombre des Médecins le déſirent, quelques uns le procurent; ce que je vois tous les jours, me confirme ce que j'ai vû depuis longtems, & ce que j'ai dit il y a quelques années, que le ſommeil dans les fiévres aiguës loin de faire du bien eſt aſſez généralement nuiſible: cette règle à quelques exceptions, (quelle règle n'en a pas), & auroit beſoin pour être bien ſaiſie de quelques explications qui ne ſeroient pas en place ici.

Cha-

Chaque jour étoit marqué par un redoublement de quelques heures, pendant lequel le malade avoit beaucoup de chaleur & d'inquiétude; l'heure varioit chez les différents malades, quelques fois même chez le même malade, plusieurs l'avoient pendant la nuit.

Le visage changeoit considerablement dès les commencemens, il devenoit maigre & d'un jaune sale; pendant le redoublement il étoit rouge & suant.

Plusieurs malades dans différents endroits ont rendu des vers par les vomissemens, ou plus ordinairement par les selles; mais sans que ces évacuations donnassent aucune lumiere sur le prognostic, & sans qu'on doive ranger cette épidemie parmi les vermineuses, s'il y en a jamais eu auxquelles on ait dû donner ce nom.

Une épidemie de fièvres putrides, suppose toujours dans chaque individu, un vice antecedent dans les diges-

gestions, vice qui a laissé éclore des vers; ils sont un des effets de la cause premiere, ils peuvent produire quelques symptomes particuliers: mais il est ridicule de les croire cause d'une épidemie, & en général on les croit souvent causes de maux auxquels ils n'ont aucune part. On les accuse presque toujours dans toutes les maladies convulsives; j'en ai cependant très peu vu, non seulement qui en dépendissent, mais même dans lesquelles il y en eut.

Chez les enfans qui se sont aussi ressentis de l'influence de l'air, un seul symptome m'a paru dépendre de ces animaux; c'étoit une alternative de maux de gorge & de ventre, qui se succédoient souvent plusieurs fois dans l'espace d'une demi-heure, & cessoient tout-à-coup, pour reparoitre quelques heures après.

Je vous ai décrit les symptomes les plus généraux & les plus communs de la maladie: mais, sans que je

je vous le dise, vous êtes bien persuadé qu'il y a eu beaucoup de variété de détail dont il seroit inutile de conserver l'histoire; je remarquerai seulement quelques-unes des principales. Il y a eu beaucoup de différence par rapport au point; chez les uns il n'a duré que quelques heures, chez les autres quelques jours, chez de troisiemes il n'a fini qu'avec la fièvre. Une autre différence essentielle a été celle de la force & de la durée de la fièvre. Vous vous rappellerez que dans l'histoire de l'épidemie de 1755. j'avois distingué trois degrés sensibles de la maladie: on pourroit retrouver les mêmes divisions dans la maladie actuelle, & leur assigner les mêmes caractères, en disant; " *la premiere n'avoit aucun dan-*
" *ger*, la seconde n'en avoit aucun
" si elle étoit bien traitée; mais né-
" gligée, ou mal soignée, elle pou-
" voit devenir funeste. La troisieme
" étoit très dangereuse, & il falloit
" beau-

„ beaucoup de ſoins pour guerir, „ mais heureuſement elle a été très „ peu nombreuſe (e). Il y a cependant une différence importante à faire entre la maladie de 1755 & celle de 1765. c'eſt que dans la premiere il n'y avoit point ce dépot ſur le poulmon qui a accompagné celle-ci & qui en a augmenté le danger, auſſi la marche en a été bien plus rapide, & par là même la négligence, ou l'erreur, beaucoup plûtôt & beaucoup plus ſévérement punies; c'eſt ce qui a cauſé tant de ravages dans les campagnes.

Chez les malades de la premiere claſſe, le point étoit très leger, quelques fois preſque inſenſible; les premieres voyes paroiſſoient le ſeul ſiege du mal, & une ſeule évacuation le diſſipoit entiérement, de façon qu'au bout du troiſieme, ou quatrieme jour, il n'y avoit plus de fièvre. Il y

(e) *De febribus biliofis* p. 3.

y a eu à Soleure, ici, & ſans doute ailleurs, des malades gueris en vingt-quatre heures, quoiqu'ils ayent été bien réellement atteints de cette maladie. J'ai cependant vu quelques perſonnes qui ayant eu la maladie dans ce leger degré & n'ayant été évacuée que peu, ou tard, ſont reſtées aſſez longtems languiſſantes.

Dans le degré le plus violent, ſi l'art n'en prévenoit pas le danger, ou dans un degré médiocre, mal traité, ou négligé, ſa durée étoit auſſi très courte & ſe terminoit par la mort, le quatrieme, le troiſieme, quelques fois dans le courant même du ſecond jour; &, on mourroit aſſez ordinairement avec peu de réveries & beaucoup d'oppreſſion, après avoir commencé par ſe plaindre, dès le premier moment, d'une chaleur brulante intérieurement; auſſi ce ſymptome a été regardé généralement parmi le peuple, comme très facheux.

La maladie, dans ce degré moyen en-

entre la très forte & la très legere, c'eſt celle qui a été la plus fréquente, duroit depuis ſept, juſques à dix ou douze jours; quand elle devoit guerir, les redoublements devenoient moins forts, l'angoiſſe ceſſoit, toutes les évacuations naturelles ſe faiſoient bien, la reſpiration devenoit libre, le ſommeil devenoit bon, le malade reprenoit de l'appetit & des forces. Quand la maladie devenoit mortelle, le ventre ſe tendoit, les urines diminuoient, la poitrine & quelques fois le cerveau s'embaraſſoient, il y avoit ſouvent une ſueur accompagnée de beaucoup d'angoiſſe, & de petits boutons dont j'aurai occaſion de reparler plus bas. J'en ai vû pluſieurs dans cet état pour leſquels j'étois appelé le ſixieme ou ſeptieme jour, quelques fois à la veille de leur mort. La ſechereſſe & la noirceur des levres étoient un des premiers ſymptomes qui la préſageoient; le poulx vite, fréquent & dûr, &

les

les réveries violentes qui avoient commencé après le cinquieme jour, étoient d'un augure mortel; ce poulx est déteſtable dans tous les cas. La réünion des réveries, de l'oppreſſion & du méteoriſme, ne pardonnent preſque jamais. J'ai remarqué que ceux même qui mouroient avec beaucoup d'oppreſſion, n'avoient pas cette même plenitude dans le poulmon, & ce ralle plein qu'on obſerve dans ceux qui meurent d'une pleureſie inflammatoire, & les agonies généralement n'ont pas été longues; pluſieurs malades ont conſervé leur connoiſſance juſques au dernier moment & ont péri tout à coup.

Quoique le dépôt ſe ſoit fait ordinairement ſur le poulmon, il s'eſt cependant auſſi fait quelques fois ſur d'autres parties; quand il s'eſt fait ſur le cerveau, ce qui n'eſt pas arrivé en ville, mais aſſez fréquemment à la campagne, & il ſe peut que le ſoleil ait eu quelque part à cette différen- ce,

ce, le mal après le friſſon, s'annonçoit par une douleur de tête aiguë, qui au bout de douze ou quinze heures, dégeneroit en reverie d'abord ſourde, bientôt très vive; le malade étoit phrenetique pendant quelques heures & mouroit tout-à-coup. Il paroit que c'eſt cette maladie que GALIEN a appellé *phreneſie de bile jaune*; c'eſt un éryſipelle du cerveau qui eſt bientôt putrefié & reduit en une eſpece de ſanie.

J'ai eu trois malades chez leſquels le dépot s'eſt fait ſur le foye & qui tous trois ont gueri. Chez deux autres il me parut s'être fait ſur le meſocolon du côté gauche, ils ont auſſi été gueris.

Quelques malades ont ſouffert des douleurs aiguës par tout le corps, pendant les deux ou trois premiers jours; mais ce ſymptome n'étoit point dangereux, non plus qu'une legére enflure de tout le corps, que j'ai vuë ſur trois malades qui en furent

rent attaqués d'abord après le frisson; deux avoient le point, mais leger; l'autre ne l'avoit pas. Ce symptome paroit avoir été déja observé par M. GUIDETI (*f*).

Une foiblesse naturelle dans le poulmon étoit facheuse; quelques malades de cette espece m'ont donné beaucoup de peine; j'ai vû entr'autres une fille cacochyme, chez laquelle le poulmon se remplit dès le premier moment de la maladie; elle étouffoit & ne toussoit, ni ne crachoit; les vesicatoires & de très fortes doses de kermes l'ont cependant rétablie. Cette même foiblesse, occasionnée par de fréquentes pleuresies, a pensé être funeste à un de mes malades, & l'entretient dans une lente convalescence, interrompue par de fréquents retours d'oppressions, dont on ne peut accuser aucune cause accidentelle; c'est le malade le plus docile &

(*f*) *De febribus biliosis* p. 133.

& le mieux ſoigné ; mais ſon poulmon affoibli ſe rengorge avec une facilité étonnante, parce que ſa force n'eſt plus en équilibre avec celle des autres parties, & il n'y aura que de grands ſoins qui puiſſent le préſerver d'une hydropiſie de poitrine.

Les rechuttes n'ont pas été fréquentes : c'eſt cependant d'une rechutte qu'eſt morte une femme, l'un des trois malades que j'ai perdu, le dix-huitieme jour après la premiere attaque ; elle avoit été trois jours ſans fiévre ; tout-à-coup elle ſe plaignit de douleurs aiguës à la nuque & à la tête, elle tomba dans l'aſſoupiſſement ; l'oppreſſion ſurvint, elle périt.

Des deux autres, l'un étoit un homme robuſte & vigoureux, chez lequel le point paſſa tout-à-coup à l'eſtomach, avec des douleurs aiguës, le huitieme jour ; le cerveau s'embaraſſa legérement, le ventre ſe meteoriſa, il n'oſoit plus reſpirer & périt

le onzieme, en ſe levant pour s'aſſeoir ſur une chaiſe où il avoit deſiré d'aller.

Le troiſieme étoit une femme très foible; le point ceſſa tout-à-coup le cinquieme jour peu de tems après ma viſite du matin; environ midi elle ſe plaignit de douleurs en urinant, le ſoir je trouvai qu'elle n'urinoit point; elle avoit de grandes douleurs au bas ventre & la veſſie étoit tendue comme un ballon, il n'y avoit plus ni toux, ni point, ni oppreſſion; l'inflammation gagna de proche en proche pendant la nuit: le ſixieme les douleurs étoient atroces dans tout le ventre, il n'y avoit ni urines, ni ſelles; environ dix heures du matin elle jaunit, ſur le ſoir il y eut quelques évacuations par les ſelles; les douleurs diminuérent un peu, mais le poulx devenoit en même tems mauvais & petit, elles continuérent à ſe calmer; à minuit la malade étoit très tranquille. Elle mourut

rut paiſiblement à quatre heures, de la gangrene dans les entrailles.

Il y a longtems que cette lettre eſt finie; la premiere feuille eſt imprimée, cette page alloit l'être: j'ai la douleur de devoir y ajouter l'hiſtoire d'un quatrieme mort, que j'aurois ſauvé, ſi l'amitié ſauvoit, (*a*) qui, malgré mes ſoins, vient d'être enlevé le troiſieme jour de ſa maladie, & qui emporte avec lui les plus juſtes regrets d'une famille reſpectable, à laquelle il étoit intimement uni, du public, qui perd un vrai patriote également zélé & éclairé, de l'Academie dont il étoit l'un des premiers membres, & d'une foule d'amis que toutes ſes vertus & ſes qualités ſociales lui avoient acquis. Il avoit une diarrhée depuis pluſieurs ſemaines, qu'il n'avoit pas enviſagé comme aſſez importan-

(*a*) Mr. D'ARNAY Profeſſeur en belles Lettres.

te pour m'en parler, mais qu'il avoit voulu arrêter par du vin rouge, des huiles, des élixir &c. Enfin après plus de quatre ſemaines, les friſſons, la fiévre, le dégoût, la toux, le mal de tête, le point, le déterminérent à m'appeller, il y a trois jours: je craignis au premier moment cette triſte iſſuë; la complication d'un ſang devenu inflammatoire & d'une corruption dans la bile, m'effrayérent; au point très violent, préciſement ſous le mammelon du ſein droit, s'eſt joint une autre douleur également aiguë, un peu au-deſſus du croupion du même côté, le ventre s'eſt exceſſivement metéoriſé; aujourd'hui 27 May, à midi, il a commencé a avoir de fréquentes envies d'uriner, ſans pouvoir le faire, ſymptome preſque toujours facheux dans les maladies aiguës, excepté quand il précede quelques fois une crise purulente par les urines. Son viſage changeoit d'un moment à l'au-

l'autre & devenoit, comme ſes mains, d'un pâle livide; ſes lèvres ont noirci de minute en minute, depuis quatre heures; il a conſervé ſa préſence d'eſprit; en voulant ſe lever pour aller à la ſelle, à cinq heures, il a chaſſé aux mouches quelques ſecondes, a perdu connoiſſance & a expiré ſans agonie. S'il eſt conſolant, en tout tems, de ſoigner ſes amis, il eſt triſte d'être Médecin quand ils prennent une maladie mortelle; & il eſt toujours imprudent, même dans les maux les plus légers en apparence de ſe traiter ſoi-même; mais malgré les exemples les plus frequents & les plus frapants, peu de gens comprennent combien il eſt dangereux d'exercer la medecine ſans la ſavoir.

Je reçois, dans ce moment, un long mémoire à conſulter, datté du 17. Avril, ſur la même maladie, qui règne actuellement à Ermatingue; & je vois, par la relation

très bien faite de Mr. le Médecin KESLER, que la maladie y est à peu près la même qu'ici. Les malades se plaignent d'abord d'un grand accablement, il survient un frisson, suivi de chaleur, crampe & serrement de l'estomach & de la poitrine, point de côté, angoisse, mal de tête chez les uns & non pas chez les autres. Ces symptomes augmentent peu à peu, jusqu'au septieme, huitieme, ou neuvieme jour; alors ou la maladie s'adoucit, ou elle se termine par la mort.

J'ai vu confirmé, dans cette maladie, ce que j'ai déja dit ailleurs (*b*), c'est que dans les maladies putrides, c'est à l'art à opérer les évacuations & qu'on doit peut compter sur celles que la nature opére. L'on pourroit appliquer ici ce que disoit Petrone, dans un sens bien différent.

Quæ-

(*b*) *De febrib. bilios.* p. 26. 27.

Quærit ſe natura, nec invenit.

Le premier effet de la putridité, c'eſt d'affoiblir les forces de la nature, d'en diminuer les reſſources, de lui oter la capacité de ſe ſecourir elle-même; auſſi je n'ai preſque vû aucune criſe ſpontanée complette.

Il y avoit quelques fois des vomiſſemens qui ſoulageoient l'angoiſſe du malade, mais ſeulement pour quelques momens.

La diarhée, quand il y en avoit, étoit plûtôt l'effet de l'irritation, qu'une évacuation utile: les ſelles fatiguoient le malade par leur fréquence, & ne diminuoient point la matiere de la maladie.

Les urines toujours variables, j'en ai vu ſouvent cinq ou ſix verres retenus dans l'eſpace de dix ou douze heures, dont aucune ne ſe reſſembloit, n'ont point fait de criſe utile. Je ſuppoſe qu'on eut porté une

de ces urines à un de ces misérables qui ordonnent des remèdes sur leur inspection ; qu'auroit-il jugé de la maladie ? Quoiqu'il eut jugé, il auroit fallu qu'il changeat son jugement à l'arrivée de chaque nouveau verre, puisqu'il n'y en avoit pas deux qui continssent une urine semblable.

La sueur n'étoit guères plus favorable, excepté sur la fin de la maladie, & il n'y a eu proprement que les crachats qui, chez quelques malades, ayent fait un bien marqué, quand ils étoient abondans.

Une autre crise que j'ai vu quelques fois & qui n'a pas été inconnue aux anciens, c'est des boutons assez considérables répandus en plus ou moins grande quantité sur tout le corps, accompagnés de beaucoup de demangeaisons, & dont quelques uns suppuroient. Ceux chez lesquels je les ai vu, étoient ceux qui n'avoient pas été évacués dans les commencemens

mens d'une maladie legére ; cette éruption dissipoit la douleur de côté.

Voilà, mon cher Zimmerman, l'histoire essentielle de la maladie, dans les endroits où je l'ai observée; d'autres Médecins l'ont observée ailleurs : mais je n'ai pas appris qu'elle y ait été essentiellement différente ; par tout ç'a été une fièvre aiguë, accompagnée d'un point de côté, qui exigeoit un traitement à peu près semblable à celui que je vais décrire, & les courtes instructions que j'ai donné pour plusieurs campagnes, ont eu un très heureux succès, preuve évidente de l'identité de la maladie.

Quoiqu'il y ait eu quelques endroits dans lesquels il y avoit inflammation & besoin de saigner, dans le plus grand nombre, la saignée étoit nuisible; le peuple par-là même l'a trop crainte, & je ne doute point que cette crainte n'ait couté la vie à plusieurs personnes, & si la

faignée mal faite a été meurtriere, la faignée omife l'a auffi été.

Pour la placer, il falloit diftinguer bien exactement entre la pleurefie de la feconde efpéce & la troifieme: cette diftinction décide du traitement, elle mérite bien un moment d'examen.

Si l'on avoit jugé du caractère de la maladie, par l'état de l'air qui l'a produite, & que j'ai indiqué plus haut (c), on l'auroit cruë uniquement putride; fi on en avoit jugé par fa généralité, on fe feroit confirmé dans cette idée, parce que les épidémies étenduës font beaucoup plus fouvent putrides qu'inflammatoires.

(c) On peut ajouter à ce que j'en ai dit, qu'il a tonné plufieurs fois pendant l'hyver dans tous fes mois, ce qui n'eft pas commun, & que la foudre a incendié en Janvier & en Fevrier; ce qui eft extrêmement rare fans doute, puis qu'on ne fe rappelle point de l'avoir vu dans ce pays, & ce qui prouve la conftitution chaude & chargée d'exhalaifons de l'atmofphère.

res. Mais on se seroit trompé en établissant une conclusion générale; ainsi il faut chercher dans le malade même des symptomes distinctifs.

Le premier, le principal, c'est le caractère du poulx, qui est constamment plus dûr dans les maladies inflammatoires, moins fréquent & moins changeant; aussi on peut établir, comme une régle assez générale, qu'une pleuresie avec un poulx dûr exige la saignée, parce que ce caractère du poulx démontre l'inflammation vraie du sang, dont la saignée est le premier reméde, celui sans lequel les autres sont inutiles. Dans les pleuresies bilieuses, il n'a jamais cette même dureté, il est ordinairement plus fréquent, les battemens successifs ne sont pas aussi parfaitement égaux.

Un second caractère distinctif, c'est que la marche de la maladie n'a pas cette même régularité qu'elle a dans les maladies inflammatoires,

& si l'on fait attention à la difference des causes, on ne sera point surpris que cela soit ainsi, on comprendra que cela ne pourroit pas être autrement. Il survient souvent dans les pleurésies bilieuses des changemens sensibles d'une heure à l'autre; le tems des redoublements, leur nombre, leur durée varient considerablement; la durée même de la maladie, comme on l'a déja vû, n'est point aussi généralement fixe que dans les maladies inflammatoires; & le terme de la mort ou de la guérison à varié entre le second & le dix-huitieme jour; & quoique le terme des pleuresies inflammatoires varie, il s'en faut beaucoup que ces variations soient aussi fréquentes.

Si le caractère du poulx décide de la nature de la maladie, l'effet de la saignée n'a que trop souvent donné de nouvelles lumieres. Quand la maladie est inflammatoire & qu'elle est indiquée; elle soulage presque

tou-

toujours le malade, au moins pour quelques heures; le poulx se ralentit, & si quelquefois il devient plus fort & plus plein, ce qui est toujours une preuve qu'elle étoit indiquée, alors même il mollit un peu, quoique pour reprendre bientôt après sa premiere dureté, indication d'une nouvelle saignée.

Au contraire dans la pleuresie simplement putride, la saignée ne soulage pas, ou si elle diminuë un moment le point, le malade est également plus mal à son aise, il est plus abattu, le poulx devient plus petit & plus fréquent, souvent même il prend de la dureté; je l'ai trouvé souvent petit, vite, fréquent, & dur chez les malades qui avoient été saignés plusieurs fois; j'ai été appellé pour d'autres qui étoient tombés dans les réveries, & d'autres dans une grande inquiétude, qui ne finissoient plus, immédiatement après la saignée.

Dans

Dans les cas compliqués d'inflammation, complication que quelques Médecins ont nié, fondés ſur je ne ſais quels raiſonnements théorétiques, mais que la pratique offre ſouvent, cette obſervation fournit un moyen de déterminer quand il faut ſuſpendre la ſaignée. Après la premiere, que je ne fais même jamais faire auſſi conſiderable que quand la maladie n'eſt qu'inflammatoire, ſi je trouve les indications d'une ſeconde, je l'ordonne très petite & ſeulement de quatre à ſix onces; ſi elle fait du bien on peut la réïterer, ſi, comme je l'ai vû quelques fois, le malade ne ſe trouve point mieux, & le poulx ne s'amande pas, c'eſt une preuve démonſtrative qu'il faut s'arrêter & paſſer tout de ſuite au traitement antiputride.

Il eſt quelques fois arrivé, qu'après avoir ſuſpendu les ſaignées, pour évacuer les premieres voyes, on eſt revenu avec ſuccès après ces éva-

évacuations à une ou deux petites ſaignées, dans le cas où le point ſe renouvelloit avec force pendant les redoublements : mais ces ſaignées demandoient beaucoup de prudence, & en général il m'a toujours paru qu'il y avoit plus de danger, dans cette épidémie, à tirer trop de ſang qu'à en tirer trop peu.

La matiere des crachats a été un autre caractère diſtinctif des deux maladies; ils étoient beaucoup moins abondants, & beaucoup moins ſanglants, dans la pleureſie putride que dans les inflammatoires; auſſi je vois toujours la quantité du ſang augmenter avec plaiſir, & diminuer avec chagrin; quand j'apprens que le malade en a craché, je ſuis ſûr de le trouver mieux; ſi après avoir paru, il vient à ſe ſupprimer, c'eſt une très mauvaiſe marque.

L'irrégularité des ſelles & des urines, dont j'ai déja parlé, appartiennent auſſi à la ſeconde & à la troi-

troisieme espèce, & servent à les faire differencier de la premiere.

La fréquente variation du visage, & moins de rougeur sont encore un caractère des deux dernieres espèces, qui, dès les premiers jours, se ressemblent beaucoup.

J'ai vû plusieurs fois du sang tiré mal à propos dans la troisieme espèce; il n'y avoit pas cette croute dure qui se trouve ordinairement sur le sang qu'on tire dans les maladies inflammatoires, aux femmes grosses, quelques fois aux personnes les mieux portantes, & qui n'est que la limphe épaissie; mais la partie inférieure étoit lache, molle, filamenteuse; la supérieure étoit une espèce de gelée très peu consistente, fort laide, & qui ne ressembloit pas mal pour la couleur à ces espèces de croutes membraneuses qu'on voit souvent sur les fossés où l'eau croupit.

L'effet des remèdes fournit une autre moyen de distinction; dans les

les maladies inflammatoires, les simples remèdes aqueux, les nitreux, les farineux légers soulagent considerablement, & guérissent quelques fois ; dans les maladies putrides ils ne font aucun bien, & augmentent même les inquiétudes ; ils n'évacuent ni ne corrigent les matieres putrides, ils ne font que les délayer & en faciliter le passage dans la masse du sang, ce qui aggrave la maladie au lieu de la diminuer.

Vous me direz peut-être que plusieurs de ces caractères, ne servent à faire connoitre la maladie qu'à sa fin ou au moins après plusieurs épreuves facheuses ; je conviens que cela est vrai, mais je vous répons premierement, que les autres peuvent suffire pour ôter tout doute dans la plûpart des cas ; en second lieu, quand il règne une épidémie dans les campagnes, qui sont toujours dénuées de bons secours, on doit se trouver heureux quand le malheur d'un

d'un petit nombre des premiers malades apprend à bien traiter les autres ; & l'hiſtoire des épidémies eſt ſi bien connuë actuellement, qu'on doit croire que quand il en paroit dans les villes elles ſeront reconnuës dès le premier moment de leur apparition. Nous devons au reſte eſpérer, que les campagnes de ce Canton ſeront, dans quelques années, les mieux ſécouruës de l'Europe. L'arrêt Souverain le plus ſage vient d'interdire l'uſage de la Médecine à tous les Charlatans, Maiges, gens ſans aveu & autres empoiſonneurs publics quelconques, & l'Etat penſe aux moyens de former des Chirurgiens inſtruits expreſſement pour exercer la Médecine & la Chirurgie dans les campagnes. J'ai propoſé un plan qui me paroit ſimplifier cette inſtitution autant qu'il eſt poſſible.

Je viens enfin au traitement, il a été le même que celui que j'employai il y a douze ans, & que je

vous

vous ai rappellé plus haut pag. 7. Je puis ajouter que cette méthode employée dans d'autre pays à eu le même ſuccès, & je vous placerai ici un fragment d'une lettre de M. le D. DUCHANOY habile Médecin de *Vauvillers* qui eſt bien propre à augmenter la confiance avec laquelle on doit l'employer. " Une
„ épidémie bilieuſe, dont le ſymp-
„ tome dominant étoit une fauſſe
„ inflammation de poitrine, infec-
„ toit nos villages ; on la traitoit
„ par les relachants, les huileux
„ & les mucilagineux ſans ſuccès ;
„ j'avois lû vôtre traité de la fiévre
„ bilieuſe de Lauſanne, je ſuivis
„ vôtre méthode, & de près de
„ quarante que je vis, pas un ne
„ périt ".

Dans le mémoire que je remis au Seigneur Préſident du Conſeil de ſanté à Soleure, je conſeillai 1°. l'émétique, que l'on avoit déja commen-

mencé à employer avant mon arrivée avec beaucoup de ſuccès.

2°. Une tiſanne de racine de chiendent, ou d'orge, renduë acide avec l'oximel ou le jus de citron, dont vous avez vû que je me trouvois déja ſi bien il y a dix ans (*d*), & les autres acides.

3°. Pour ceux chez leſquels il paroiſſoit devoir ſe faire une criſe par les crachats, une potion dont l'oximel ſcillitique, indiqué d'ailleurs par d'autres caractères de la maladie, faiſoit la baſe.

4°. Quelques lavements.

5°. De renouveller fréquemment l'air, & de faire des parfums acides.

Toutes les inſtructions que j'ai donné pour pluſieurs campagnes ont eu les mêmes indications pour baſe; partout ç'a été l'émétique, la tiſanne d'orge, & la crême de tartre, qui étoit plus néceſſaire encore à

(*d*) *De febribus bilioſis* p. 44.

à la campagne, parce que le païſan prend peu de lavements, & dont je faiſois prendre une dragme de trois en trois heures. J'inſiſtois auſſi beaucoup ſur le changement d'air, & ſur les parfums : mais je vais reprendre chacun de ces articles en détail.

Quand j'ai été appellé les premiers jours de la maladie, ce qui a été très fréquent depuis que l'épidémie s'étant fort répanduë, chacun s'eſt cru attaqué dès qu'il a ſenti la plus légère indiſpoſition, j'ai ordonné, ſur le champ, un émétique; quelques fois l'ypecacuana, mais beaucoup plus ſouvent le tartre émétique, ſuivant la même méthode que dans l'épidémie de 1753 & 1755 (*e*), c'eſt à dire, que j'en faiſois diſſoudre la doſe ordinaire, qui varie chez les Apoticaires, dans douze ou traize onces d'eau, & une once

(*e*) *De febribus bilios.* p. 36.

once ou deux de ſirop de capillaire, dont le malade prenoit une taſſe tous les quart d'heures; ſi les premieres taſſes faiſoient vomir abondamment on n'en prenoit pas d'avantage. Ce remède n'a jamais manqué de faire vomir, & rarement de procurer des ſelles.

Quand la maladie étoit légére, cette ſeule évacuation l'emportoit entierement; quand elle étoit plus grave, il la diminuoit conſiderablement, en rallentiſſoit la vivacité, & mettoit à même d'achever de détruire la cauſe par d'autres remèdes. Les angoiſſes, la fiévre, l'oppreſſion diminuoient, ce ſerrement de la poitrine ceſſoit preſqu'entierement, l'irrégularité du poulx, s'il y en avoit eu, diſparoiſſoit, & ce que je ne dois pas omettre, non ſeulement le point diminuoit ordinairement beaucoup après l'effet de l'émétique, quelques fois même ceſſoit entierement, mais j'ai vû les douleurs ſe

ral-

rallentir, pendant les efforts même pour vomir.

Quand je n'ai pas été appellé au commencement, j'ai également ordonné l'émétique, à moins que le malade ne fut déja extrêmement foible, ou que le ventre ne fut météorisé; car dans ces circonstances il abregeoit évidemment la vie, & donnoit des angoisses inexprimables, comme je l'ai vû sur cinq ou six malades, qui, sans directions, ou par de mauvaises directions, l'avoient pris mal à propos.

Je l'ai donné avec succès le cinquieme, le sixieme jusques au huitieme jour. J'ai même vû un malade qui n'ayant sans doute pas eu la maladie bien grave, & ayant été traité sans émétique, par des remèdes dont je n'ai pas été exactement informé, se guérit de la fiévre & du point, mais avoit encore la toux, la foiblesse, le dégout, & un malaise singulier autour de la région

de

de l'eſtomach. Je lui donnai, le ſeizieme & le dix-ſeptieme jour, quelques très petites doſes d'ypécacuana qui toutes le firent un peu vomir; le dégout, la toux, le malaiſe ceſſérent, & les forces revinrent très promptement. Deux grains le faiſoient vomir quoiqu'il n'eut point de nauſées avant que de les prendre.

Il eſt une des perſonnes ſur leſquels j'ai vû le plus ſenſiblement cette efficace de l'ypécacuana à petites doſes que M. PYE à obſervé ſi ſouvent, mais que je n'ai vû que rarement, & je ſuis preſque perſuadé que celui qu'il a employé n'eſt pas celui qu'on ordonne ordinairement. Il faut cependant remarquer qu'on ordonne des doſes plus petites qu'on ne croit, parce que les Apoticaires pilent la racine entiere, & la partie ligneuſe n'ayant aucune vertu, c'eſt uniquement l'écorce qui fait vomir; ſi l'on n'ordonnoit que l'écorce, on pour-

roit

roit ordonner de beaucoup moindres doſes, & il en réſulteroit cet avantage, c'eſt que l'on ſeroit bien plus ſûr de l'effet, parce que la partie ligneuſe variant beaucoup dans les differentes racines, il ſe trouve quelques fois que dans des doſes égales il y en a quelques unes qui renferment beaucoup d'écorce, d'autres très peu, & qui ne ſont preſque qu'une poudre inutile; c'eſt à cette cauſe que j'attribue beaucoup cette irrégularité dans les effets de l'ypécacuana qu'on lui reproche, & qu'il eſt à ſouhaiter qu'on prévienne en n'ordonnant que l'écorce.

Je reviens à l'uſage des remèdes émétiques qui ont été, dans cette épidémie, *l'ancre ſacrée*, le remède eſſentiel; celui ſans lequel la maladie, ſi elle étoit un peu grave & non compliquée, ne pouvoit preſque pas guérir.

Ceux qui ne jugent que pour critiquer s'écrieront comment il ſe peut que je recommande ſi fort l'émétique

que aujourd'hui, après l'avoir si fort blamé, au commencement des maladies aiguës : mais vous serez bien éloigné de faire cette objection, vous qui ne voyez dans les ouvrages des autres que ce qu'ils y ont mis & ont voulu y mettre, & qui avez pris la peine de lire attentivement tout ce que j'ai écrit. Vous vous rappellerez très bien, que dans le traité des fiévres bilieuses, & dans l'Avis au Peuple, j'ai été uniforme à regarder l'émétique comme un poison dans les maladies inflammatoires; dans les putrides compliquées d'inflammation, jusques à ce que l'inflammation soit dissipée; & même dans quelques putrides simples dans lesquelles les humeurs ont un dégré de viscosité si considerable qu'elles ne sont pas en état de céder aux évacuants, jusques à ce qu'elles ayent été renduës plus fluides, sans quoi les efforts que l'émétique produit ne font qu'augmenter les engorge-

gorgements : mais dans une maladie qui n'eſt que putride, & dans laquelle les humeurs ſont ſuffiſamment fluides dès les commencements ; ne pas évacuer le plûtôt poſſible le foyer ou la mine de la maladie, c'eſt aſſurément la laiſſer empirer. Quand les humeurs ſont corrompuës à un certain point ; quand la fiévre en augmente rapidement la corruption ; quand les ſecrétions ſont dérangées ; quand une partie importante eſt engorgée par cette matiere, & que chaque moment augmente le mal, ſi l'on n'emporte pas le plus qu'on peut de la cauſe de la maladie, elle à bientôt emporté le malade.

Permettez-moi ici une obſervation utile : c'eſt qu'il y a quelques fois des perſonnes dont les humeurs ſe trouvent, par pluſieurs cauſes, qu'il ſeroit peut-être impoſſible d'énumerer, & dont on ignore toujours le plus grand nombre chez chaque

ſujet, avoir acquis une dépravation qui quelques fois ne s'étoit manifeſtée par aucun dérangement antecédent, mais qui venant à être tout à coup aigrie par la fiévre, produit des ravages étonnants en très peu de tems & détruit promptement toute la machine, ſans que l'art ait de reſſources.

Je dois encore dire ici que les nerfs du ſyſtême inteſtinal, irrités par les matieres putrides, produiſoient quelques fois des ſymptomes indépendants de l'engorgement du poulmon & de la corruption des humeurs; mais qui cédoient promptement à l'uſage de l'émétique. Le plus général à été cette eſpèce de ſerrement de toute la poitrine dont je vous ai parlé plus haut, qu'on pourroit peut être attribuer à une partie de la matiere de la maladie dépoſée ſur les muſcles même qui ſervent à la reſpiration, mais qui m'a paru principalement ſpaſmodique.

L'on demandera s'il n'auroit pas ſuffi d'évacuer par les ſelles ? Je répons qu'il y a une très grande différence dans l'effet.

La voye des ſelles eſt plus naturelle, on ne fait, en purgeant, qu'augmenter une évacuation ordinaire, & imiter un moyen que la nature employe tous les jours, avec le plus grand ſuccès, pour ſe délivrer de pluſieurs maladies. Le vomiſſement eſt une évacuation contre nature, un bouleverſement paſſager de ſes loix ; la premiere eſt par la même fort à préferer quand elle eſt ſuffiſante, mais leurs effets ne ſont pas toujours les même ; & ce vomiſſement, ſi étranger à la nature en ſanté, elle nous a enſeigné cette même nature à nous en ſervir, dans l'état de maladie, toutes les fois que l'eſtomach, le duodenum, & les organes qui ſervent à la ſecrétion de la bile, ſans parler de quelques autres cas, ſont irrités par des ma-

tieres étrangères; & dans nôtre épidémie, il a eu un grand avantage sur les simples purgatifs: c'est que non seulement il évacuoit les premieres voyes, mais il augmentoit aussi les autres secrétions, surtout les crachats & la transpiration que les purgatifs dérangent souvent; il dissipoit les engorgements formés dans les petits vaisseaux, & dégageoit, par la même, le poulmon, parce que la matiere qui formoit l'engorgement dans ce viscère n'étoit point compacte, mais assez fluide pour ceder à l'action augmentée des petits vaisseaux, dont la foiblesse a été comptée, plus haut, parmi les causes de la maladie; au lieu que dans les engorgements inflammatoires, ce sang coëneux qui forme l'engorgement, qui est adhérent aux petits vaisseaux, qui a été condensé par la trop grande force de leur action, ne peut point céder aux efforts; ils augmentent, au con-

traire, & l'engorgement & la cauſe qui l'a produit ; dans le premier cas, l'émétique guérit, dans le ſecond, il tuë.

L'on peut comparer l'effet de ce remède, dans ces deux maladies, à celui des ſudorifiques dans les maladies inflammatoires qu'ils augmentent, & dans les maladies catharrales très légères & très commençantes qu'ils diſſipent ; dans les premières, la cauſe n'eſt pas en état d'être emportée ; dans les ſecondes, elle ſe diſſipe aiſément par une ſueur.

Outre le dégorgement du poulmon, l'action de l'émétique procure celui de tous les petits vaiſſeaux dans les autres parties, & c'eſt à ce dégorgement général que j'attribue beaucoup ce bien être que les malades éprouvent après avoir vomi, quoiqu'ils ſoient très accablés pendant quelques heures.

Malgré ces bons effets de l'émétique, démontrés aujourd'hui par

tant d'expériences, malgré les raisons qui en justifient l'usage, le premier qui l'employa fut hardi; quoique, sans doute, la nature l'eut mis sur la voye, en lui donnant l'exemple de vomissements qui soulageoient le malade, enlevoient son point & tarissoient le sang de ses crachats. Sans de telles observations, éclairées par un examen attentif de toutes les circonstances qui avoient précedé la maladie, & de tous les symptomes qui l'accompagnoient, l'idée de donner l'émétique dans une pleuresie, auroit dû paroitre bien étrange. Cette pratique est cependant très ancienne, mais personne ne l'a mieux établie que M. GUIDETI.

J'avois témoigné dans le traité des fiévres combien je faisois cas de ce qui se trouve de lui dans l'ouvrage de M. BIANCHI sur les maladies du foye; M. son fils, Médecin à Turin, sensible aux éloges donnés à M. son pere, m'envoya, il

il y a quelques années, le même ouvrage imprimé ſeparément & corrigé. Il y a une ſection ſur les fiévres bilieuſes; une autre ſur les pleuréſies bilieuſes, remplies l'une & l'autre de choſes utiles, & enſuite, en forme d'appendice, l'apologie des émétiques & des purgatifs (*m*).

M. GUIDETI avoit très bien vû, malgré ſon attachement pour ce remède, qu'il étoit très dangereux quand il y avoit une véritable inflammation de poitrine, & il le défend expreſſement, *de peur, dit-il, que les efforts n'aggravent l'inflammation* (*n*). Il avoit remarqué que le tartre émétique eſt à préferer à l'ypécacuana (*o*). Il faiſoit un grand

(*m*) *Joh. Thom.* GUIDETI *Doct. Medic. Taurinenſis &c. Diſſertationes phyſiologicæ & Medicæ, Auguſtæ Taurinorum* 1747. Lappendice eſt *Medicamentorum emeticorum apologia.*
(*n*) *p.* 174.
(*o*) *p.* 176.

grand usage de la crême de tartre. Il avoit dit que l'acreté de l'humeur occasionnoit une crispation dans les vaisseaux qui empêchoit l'expectoration (*p*). Il avertit que les sueurs, dans ces maladies, sont plûtôt symptomatiques que critiques, c'est à dire plus facheuses qu'utiles (*q*). Il avoit remarqué qu'une croute inflammatoire fort jaune, & une sérosité fort jaune, sont d'un très mauvais augure; l'on trouve dans son ouvrage beaucoup d'autres choses très utiles, & l'on doit lire surtout, avec beaucoup d'attention, plusieurs de ses observations, telles qu'elles sont dans l'ouvrage de BIANCHI (*r*), car il les à, mal à propos, retranchées dans la seconde édition, qui démontrent toutes, avec la plus grande évidence, & l'utilité de l'émétique & le danger de l'omettre.

Il

(*p*) p. 202.
(*q*) p. 144.
(*r*) *Histor. hepatis* p. 682. 994.

Il fait auſſi une remarque bien importante (*s*), c'eſt que donné de bonne heure dans quelques fiévres, il prévient l'éruption du miliaire : permettez-moi de vous tranſcrire ici un morceau bien intéreſſant de ſon ouvrage. Après avoir décrit fort exactement le cas d'un jeune homme que beaucoup de ſaignées & de delayants avoient mis preſque à l'agonie, avec un miliaire rouge qui couvroit tout le corps, & qu'une diarhée naturelle ſauva en faiſant diſparoitre le miliaire & en abattant la fiévre, il ajoute : le miliaire étoit aſſûrement ſymptomatique, & la diarhée qui évacua ces matieres putrides qui rempliſſoient les viſceres du bas ventre, étoit une heureuſe criſe ; il ajoute enſuite, & c'eſt ce paſſage que je vous ai annoncé & qui eſt particuliérement applicable aux maladies putrides, parce que ce ſont

(*s*) *Diſſertat*, p. 230.

celles qui ſont les plus fréquentes en Italie, & que M. GUIDETI a vû le plus fréquemment, il ajoute, dis-je, ces mots bien remarquables : „ Il y a cinquante ans que je re„çûs le bonnet de Docteur à Tu„rin, & je n'ai obſervé ces fré„quents paſſages d'une maladie bé„nigne dans les commencemens, „à une maladie maligne que de„puis que les purgatifs ſont ban„nis de la pratique". On comprendra aiſément la vérité de cette obſervation, en conſiderant que les ſimples fiévres putrides, ou les fiévres gaſtiques, peuvent degénerer en malignes quand on n'évacuë pas à tems & que l'infection des viſceres du bas ventre paſſe dans toute la maſſe des humeurs; elle l'infecte, & le malade meurt avec beaucoup de ſueurs & une eſpéce de miliaire factice, qui accompagne ſouvent les ſueurs exceſſives quand il y a beaucoup d'acreté dans les humeurs, que

j'ai

j'ai même vû plusieurs fois & que j'ai encore sous les yeux ; chez un homme qui a une simple pleuresie inflammatoire.

Ce qui est arrivé à Soleure, est une nouvelle preuve de la vérité de cette remarque. La salubrité de l'air qu'on respire ordinairement dans cette ville, l'avoit exemptée de toute maladie épidémique depuis plus de vingt ans ; on méconnut celle-ci au moment où elle parut. Les Médecins éclairés qui la traitérent la crurent d'abord inflammatoire, & il est aisé de s'y méprendre quand on a le bonheur de n'être pas familiarisé avec les épidémies ; le peu de succès du traitement antiphlogistique leur persuada qu'elle étoit maligne ; ils employérent les absorbants, les sudorifiques, les volatils, le castor, la teinture de succin, &, dans les cas les plus graves, trois onces de farine de lin delayée dans quelques onces d'eau, pour calmer le point

&

& faciliter puiſſamment l'expectoration; les malades, nonobſtant le ſecours de ces remédes, mourroient dans les ſueurs, & quelques-uns avec ce miliaire accidentel dont je viens de parler, qui diſparut dès qu'on employa l'émetique au commencement, & dont il n'étoit par-là même plus queſtion quand j'arrivai; preuve évidente qu'il n'étoit qu'un accident de la maladie dégénérée.

L'émetique, comme on vient de le voir, eſt le reméde eſſentiel, la baſe du traitement; il a ſuffi, dans quelques cas, pour détruire radicalement la cauſe de la maladie, dans un plus grand nombre il auroit été inſuffiſant ſi l'on n'avoit pas fait uſage enſuite des autres remédes acides que j'ai indiqué plus haut, & qui, après cette premiere évacuation, achevoient de détruire la cauſe de la maladie.

La tiſanne d'orge avec l'oximel ſim-

ſimple, a été la boiſſon dont j'ai fait faire le plus d'uſage, & un grand nombre de malades n'a rien bû d'autre ; elle étoit la mieux indiquée de toutes, quand il y avoit beaucoup de toux & qu'il paroiſſoit important de favoriſer l'expectoration.

Quand les urines ne paroiſſoient pas couler ſuffiſamment, ou quand il y avoit quelque dérangement marqué dans la ſecrétion de la bile, je conſeillois la tiſanne de chiendent, à laquelle on joignoit un peu de vinaigre ou de ſuc de citron ; mais je l'ai toujours employée très chargée ; une once ou deux de racine pour quelques pintes d'eau, comme on l'ordonne dans quelques endroits, font un reméde foible & ſans efficace ; ce n'eſt qu'une eau déſagréable, il vaudroit mieux la boire dans ſa pureté ; j'ordonne au moins une once, quelques fois une once & demi pour dix onces d'eau.

La

La limonade faite avec le ſuc de citron, le ſucre & l'eau, mais très chargée de ſuc de citron, eſt à préferer quand il reſte, même après l'émétique, un mauvais goût à la bouche, beaucoup de chaleur intérieurement, des ſelles fort fœtides, du dégoût pour toutes les autres boiſſons, un grand mal de tête.

J'ai employé quelques fois les acides mineraux, mais rarement, parce que les végetaux dont les malades s'accommodent généralement mieux & qu'ils boivent avec plus de plaiſir, ont preſque toujours été ſuffiſants.

Je ne puis trop louer l'uſage de la crême de tartre, qui a été, après l'émetique, le reméde le plus efficace; elle reſiſte à la putrefaction, elle facilite le cours de la bile, elle deſobſtrue, elle purge doucement, elle fait uriner abondamment, elle abbat la fiévre & a l'avantage d'être du goût de preſque tous les malades;

des ; on la délaye ſimplement avec un peu d'eau.

Quand j'ai voulu la rendre plus purgative, j'y joignois de très petites doſes de kermes mineral, qui ne manquoit point de produire cet effet, & je crois devoir à ce mêlange, la vie de quelques malades, autant qu'elle peut être due aux remédes. La proportion a été ſouvent d'un tiers de grain, ou d'un demi grain de kermes, ſur chaque dragme de crême de tartre ; à cette doſe il ne fait point vomir.

Les lavements ſimples, avec une decoction de mauves, & deux onces de miel, ont toujours produit un bon effet ; ils évacuoient beaucoup & j'ai rarement eu beſoin de les rendre plus purgatifs : pluſieurs malades ne les ont pris que d'eau tiede, les autres d'eau de ſon.

Je ne vous dirai qu'un mot du regime ; il a été celui que je preſcris dans l'Avis au Peuple, des grus,

ou

ou d'autres ſoupes farineuſes à l'eau, & quelques pommes cuites; & j'ai remarqué, avec bien du plaiſir, que le Peuple, non ſeulement de la ville, mais même dans quelques campagnes, commençoit à ſe familiariſer avec ce regime, & à l'obſerver aſſez exactement dès le commencement de la maladie, même avant qu'on le lui conſeilla; quelques malades ont employé, au lieu de beurre, un peu de poule ou de poulet, pour faire le bouillon; celui de bœuf eſt certainement nuiſible, il entretient la fiévre, la foibleſſe & des ſueurs qui épuiſent; il augmente d'ailleurs la corruption & entretient la maladie, au lieu que ces legéres crêmes farineuſes nourriſſent autant qu'il le faut, reſiſtent à la pourriture, favoriſent les urines & les crachats, & ſont une eſpéce de leger liniment qui ſert à adoucir l'eſtomac & les inteſtins, & à diminuer l'impreſſion que tant de délayants

layants & d'acides font ſur ces parties dans les perſonnes qui ont les nerfs ſenſibles ; & j'ai vû des malades, à qui les bouillons ſimples de viande donnoient des angoiſſes qu'ils n'éprouvoient point quand ils prenoient des bouillons farineux quelconques. L'on ne doit point craindre qu'ils obſtruent, rien de plus miſcible à l'eau que cette eſpéce d'aliment ; qu'on prenne une gelée de viande & une gelée de grus ou d'orge, de la même conſiſtance, on verra ces dernieres ſe diſſoudre dans l'eau avec une facilité étonnante, & l'autre beaucoup plus difficilement.

Comme la maladie n'eſt ordinairement pas fort longue, les malades ne perdent pas aſſez leurs forces pour avoir de la peine à les recouvrer : la foibleſſe dans laquelle ils tombent au commencement diminue dès qu'ils ont été évacués, & les convaleſcences, par-là même, n'ont pas été bien longues. Je purge

quel-

quelques fois quand la fiévre est terminée, d'autres fois je n'ai donné qu'un peu de crême de tartre & de rhubarbe, à jeun, pendant trois ou quatre jours.

Pendant le courant de la maladie, j'ai employé, dans quelques cas, d'autres remédes indiqués, ou par quelques complications, ou par quelques symptomes particuliers. J'ai quelques fois réiteré l'émetique, le troisieme ou le quatrieme jour, quand les nausées, l'amertume dans la bouche, le malaise, indiquoient que l'estomac étoit encore embarassé; je me suis servi du camphre, avec succès, chez quelques malades, soit pour soutenir les forces, soit pour faciliter l'expectoration dans les cas où elle paroissoit nécessaire, & où elle ne se faisoit pas par trop de foiblesse dans l'organe, alors on l'associoit avec grand succès au kermes.

J'ai mis quelques fois des vésicatoires, mais seulement après les premie-

mieres évacuations, & quand le point & l'oppreſſion ſubſiſtants après même que la fiévre avoit conſidérablement diminué, paroiſſoient entretenus, ou par l'affoibliſſement de l'organe, ou par un engorgement ſerreux. Ils ont donné à deux ou trois malades de fortes ardeurs d'urine, mais qu'un ou deux lavemens forts doux, & quelques verres de lait d'amandes avoient bientôt diſſipé.

Il feroit inutile d'entrer dans de plus grands détails ſur ces circonſtances particulieres, qui ne doivent preſque pas trouver place dans l'hiſtoire d'une épidemie à laquelle elles ſont en quelque ſorte étrangéres, parce qu'elles dépendent bien moins des cauſes générales qui la produiſent que des diſpoſitions particuliéres de chaque individu.

J'ai déja dit plus haut que la foibleſſe du poulmon étoit dangereuſe; un vice dans le foye l'étoit auſſi beaucoup, & j'ai vû plus d'une fois, dans

dans d'autres circonſtances, que ceux qui l'avoient attaqué, périſſoient promptement & cruellement, quand ils étoient ſaiſis par une maladie aiguë.

Je n'ai point donné l'émetique aux malades chez leſquels le dépot s'étoit fait ſur le foye; je donnai ſeulement quelques grains d'ypécacuana à l'un des trois, parce que l'eſtomac paroiſſoit regorger de matieres extrémement corrompuës, malgré le regime exact qu'il avoit obſervé de lui-même pendant près de quinze jours, qu'il avoit paſſé dans le malaiſe avant que la maladie fut déclarée. La crême de tartre, le petit lait & les ſucs d'herbe ſavoneux, ont été, avec les lavements, les remédes de ces trois cas.

Voilà, mon cher Zimmerman, plus de détails, ſans doute, que vous n'en deſirés, ſur l'hiſtoire de la maladie; j'aurois beaucoup abregé ſi je n'avois écrit que pour vous; mais dès que j'ai pris le parti d'écrire

crire pour le public il a fallu un peu plus m'étendre, & je joindrai encore ici un article, qui, vû la continuation de l'épidemie, l'intéresse particuliérement, ce sont les moyens de s'en préserver.

Je dois commencer cet article par diminuer ses craintes; premierement en appréciant son vrai danger trop exageré; en second lieu en éloignant l'idée de contagion.

1°. Il est certain que cette maladie à fait de grands ravages, & qu'elle a tué plusieurs centaines de personnes dans ce pays: mais suit-il de-là qu'elle soit extrêmement dangereuse, non sans doute; parce que le nombre des malades a été prodigieux, & que le plus grand nombre n'a pas été bien secouru.

Je l'ai dit & je le repéte; le premier degré est sans danger, il n'a tué personne; le second, qui a été le plus ordinaire, n'a eu & n'a de danger qu'autant qu'il n'a pas été soi-

ſoigné à temps, ou bien ſoigné, ou qu'il ſe trouvoit quelques vices dans la conſtitution du malade; le troiſieme a été très rare. L'on peut donc aſſurer par-là même, que parmi les malades qui recevront du ſecours, il n'en périra qu'un très petit nombre, & en fondant mon calcul ſur mes propres obſervations, je puis dire qu'il n'en périra pas plus d'un cinquantieme: quelle eſt la maladie aiguë qui en tuë moins? Dans les hopitaux les mieux ſoignés, où l'on réunit toutes ſortes de maladies, l'on eſt heureux quand il n'en meurt qu'un vingtieme. Je ſais que dans quelques endroits il eſt mort juſques à un tiers des malades, mais c'eſt avant qu'ils euſſent demandé aucun ſécours, & ils en employoient beaucoup de nuiſibles; dès qu'ils ont été ſecourus cette proportion a entiérement changé; elle ne prouve donc point le danger de la maladie en elle-

elle-même, mais ſeulement la néceſſité d'employer d'abord les remédes.

Par rapport à la contagion, j'oſe aſſûrer qu'il n'y en a aucune. J'ai vû depuis le mois de Décembre quelques centaines de malades atteints de cette maladie; j'ai examiné la choſe bien attentivement, je me ſuis aſſuré que cette contagion étoit une chimère. Le public confond mal à propos *mäladie épidémique* & *maladie contagieuſe*; lá maladie épidémique eſt celle qui tenant à une cauſe générale dans l'air, ou dans les aliments, attaque tout à la fois un très grand nombre de gens qui reſpirent le même air, ou font uſage des mêmes aliments & des mêmes boiſſons. La maladie courante a été épidémique. La maladie contagieuſe eſt celle dont le caractère eſt de ſe communiquer du malade à ceux qui le ſoignent ou qui l'approchent, par les exhalaiſons infectées; de ce genre ſont la peſte, la petite vérole, la rougeole &c. Nôtre épidémie n'eſt

absolument point dans ce cas. Ce qui a effrayé, c'est qu'il est mort dans quelques endroits plusieurs malades dans la même maison; ici même deux maris & deux femmes, mais un moment de réflexion fera sentir combien peu ces exemples sont concluants.

1°. L'épidémie étant fort générale, il seroit fort étonnant qu'il n'y eut jamais qu'un malade à la fois dans une maison; j'en ai vû jusques à sept dans la même maison en 1755, on ne crut cependant point la maladie contagieuse, & en effet elle ne l'étoit point.

2°. Non seulement il n'est donc pas étonnant d'en voir plusieurs dans une même maison, mais il est même plus naturel d'en trouver plusieurs dans une seule maison, & de voir d'autres maisons qui en sont exemptes, que le contraire ne le seroit, parce que outre la cause commune à tous, il est certain qu'il faut un concours de causes intérieures aux malades pour produire la maladie, sans

ſans quoi tout le monde l'auroit & l'auroit de la même façon & de la même force ; ceux chez leſquels elles exiſtent ſont attaqués, les autres ſont préſervés ; & comme ces cauſes intérieures dépendent beaucoup, non ſeulement du tempérammment, mais encore du genre de vie qu'on mène, du logement, des aliments, des boiſſons, des paſſions, il faut néceſſairement que les habitants d'une même maiſon ſe reſſemblent plus à tous ces égards entr'eux, qu'ils ne reſſemblent à ceux d'une maiſon voiſine. Suppoſez une maiſon bien airée, bien ſéche, habitée par des gens qui vivent d'aliments ſains, qui vivent dans la propreté, qui ſont heureux ; mettez à vingt pas de-là une autre maiſon dans laquelle toutes, ou une partie de ces conditions manquent, direz vous, parce qu'il y aura pluſieurs malades dans cette derniere & point dans l'autre, que la maladie eſt con-

tagieuſe ? Non, vous auriez tort ; mais vous direz, ils ont été tous attaqués parce que tous avoient contracté la même diſpoſition à l'être ; cela eſt ſi vrai qu'on a vû dans pluſieurs maiſons, pluſieurs perſonnes prendre mal, non ſucceſſivement & les unes des autres, mais preſque en même tems.

D'ailleurs quand il y a un malade dans une maiſon, il eſt très naturel, que ſans aucune contagion, cela contribue à hater le développement de la maladie chez ceux qui en portent le germe. L'inſomnie, la fatigue, l'inquiétude, le chagrin doivent produire cet effet, & je ne crains pas d'ajouter que l'événement d'une des maladies doit beaucoup influer ſur celui de l'autre ; mettez dans un même lit un mari & une femme, attachez l'un à l'autre, néceſſaires a une famille nombreuſe, attaquez de la même maladie, ils ſont inquiets, cela doit être ainſi ;

cette inquiétude même augmente la maladie; si l'un guérit, l'autre, par plusieurs raisons se trouvera mieux; s'il meurt, il est fort à présumer que son conjoint aura le même sort; le chagrin, ce chagrin qui tuë les gens en santé aura bientôt rendu sa maladie mortelle; la peur, cette peur qui nait de ce que se trouvant dans les mêmes circonstances on doit s'attendre au même sort, ajoutera à l'effet du chagrin; elle dérange toutes les secrétions; elle supprime, surtout le cours de la bile; elle occupe le cerveau, & les fonctions des nerfs se trouvant lezées, elle détruit, par là, tout ce qu'on appelle les ressources de la nature, sans lesquelles celles de l'art sont si peu de chose; elle tuë, en un mot, plusieurs malades dans toutes les épidémies nombreuses. Le second malade mourra de sa maladie, de son chagrin, de sa peur, mais non point de la contagion.

Ce que je viens de dire n'est point

une ſuppoſition arbitraire : c'eſt l'hiſtoire de ce qui eſt arrivé plus d'une fois. Il y a pluſieurs exemples très récents de maris & de femmes giſants dans le même lit, & morts à côté l'un de l'autre à peu de jours ou à peu d'heures de diſtance.

Au moment où l'on m'apporte l'épreuve de cette feuille, j'ai le chagrin de pouvoir ajouter un nouvel exemple, bien cruel, de tout ce que je viens de dire, par la mort d'un ſecond ami bien digne des plus vrais regrets, frere de celui dont je vous ai parlé plus haut, & qui déja languiſſant lui-même, arriva pour le voir quelques heures avant ſa mort; le chagrin augmenta la cauſe du mal, il s'allita le lendemain de ſa mort; dès le premier moment il fut ſaiſi d'un effroi étonnant, qui me ſurprit chez un homme auſſi ferme, & qui prouve que la maladie rend puſillanime l'ame qui l'eſt le moins : rien n'a pu me procurer la ſatisfac-

tion

tion de le conſerver. Il vient d'expirer le ſeptieme jour de la maladie, ſans agonie, & après avoir voulu ſe mettre ſur un fauteuil, ſans doute pour diminuer cette chaleur interne qui accompagne la fin de ces maladies. Avouez, mon cher Zimmerman, que ſi la proportion du nombre des morts eſt petite, comparée au nombre des malades que j'ai vu, le choix des victimes eſt bien triſte pour moi.

De ce qu'une perſonne prendra mal en ſortant de la chambre d'un malade, conclurre que la maladie eſt contagieuſe, c'eſt conclurre auſſi puérilement, que ſi l'on diſoit que ceux qui ont pris mal à table, & il y en a eu beaucoup, ont été infectés par les aliments.

Il eſt mort un Médecin à Soleure; les Médecins n'ont point de privilèges pour ne pas reſſentir les influences d'un mauvais air, & il mourut un des premiers; mais je

n'ai pas appris que de tous les Médecins ou Chirurgiens qui ont vû des malades, & ils en ont eu beaucoup a voir, un ſeul ait été malade; l'air des ruelles n'eſt jamais ſain, mais il n'a pas été plus mal ſain dans cette épidémie que dans les autres maladies.

L'on doit donc être tranquille à ces deux égards, & ſe perſuader fortement, 1°. que la maladie eſt peu dangereuſe; 2°. qu'elle n'eſt point du tout contagieuſe, & je ne crains point de dire que la tranquillité à ces deux égards ſera un très bon préſervatif, puiſque la crainte eſt, comme je l'ai dit, très propre à augmenter les cauſes de la maladie, & à en hâter le développement; elle dérange le cours de la bile, elle la corrompt, elle produit des engorgements, elle arrête la tranſpiration, en un mot, elle nuit plus que la conſtitution de l'air la

plus

plus facheuſe ; & l'on peut dire avec LA FONTAINE.

Le trop d'attention qu'on à ſur le danger.
Fait le plus ſouvent qu'on y tombe.

Qu'on ne croye pas cependant que je conſeille une trop entiere ſécurité ; je veux bannir la peur, mais je ne veux pas exclure les précautions ; nous vivons dans une atmoſphére malſaine, & j'ai indiqué plus haut pag. 31. &c. les dérangemens phyſiques que cet air produiſoit ſur nos corps, il n'y a perſonne qui puiſſe s'aſſurer de n'en avoir pas reſſenti les influences, & de n'être pas plus ou moins infecté. Le vieux a été malade comme le jeune, l'homme comme la femme, le foible comme le fort, il n'y a par-là même perſonne qui ne puiſſe, ſans crainte d'encourir le ſoupçon de puſillanimité, prendre quelques précautions dictées par la cauſe de la maladie, & propres à changer ce qu'il y a

de vicieux dans nôtre constitution.

En partant de ce principe les précautions seront de respirer le meilleur air possible; de prevenir la corruption de la bile & des humeurs en général ; d'évacuer ce qui est déja corrompu en facilitant toutes les évacuations naturelles.

L'on remplira toutes ces indications 1°. en renouvellant souvent l'air des chambres, surtout en le rendant courant, autant qu'il est possible; car quand toute l'atmosphére est infectée, ce n'est qu'en l'agitant qu'on gagne quelque chose, & en brulant beaucoup de vinaigre.

Une autre attention qu'il faut avoir, c'est de ne pas rassembler trop de monde à la fois dans une même chambre: rien au monde n'augmente plus promptement la corruption des humeurs ; c'est une vérité bien prouvée dès long-tems, & on en a eu un exemple frappant dans cette épidémie. Cinq ou six personnes se trou-

trouvérent mal, & eurent la maladie, dans une de ces aſſemblées qu'on appelle ici interrogats, dans laquelle il faiſoit très chaud.

2°. En diminuant un peu la quantité des aliments, 1°. parce que plus on augmente les humeurs dans un corps qui n'eſt pas bien conditionné plus elles ſe corrompent aiſément; 2°. parce que dans des corps qui ont peut-être déja un principe de dérangement les digeſtions ſe font moins bien, & qu'une conſtitution de l'air telle que celle que nous éprouvons n'eſt pas propre à favoriſer la digeſtion; 3°. enfin, parce que la tranſpiration ſe faiſant moins bien, ſi l'on mange autant on ſe trouve bientôt ſurchargé; dès que les alimens excédent les évacuations il faut qu'on ſoit malade.

3°. En diminuant ſurtout la quantité des viandes en général & particulierement des viandes graſſes, noires, ſucculentes, des bouillons, des

œufs, de la crême; & en vivant, principalement, de légumes, de fruits, de pain, & d'un peu de viandes blanches. En évitant les eaux chaudes qui augmentent le relachement & détruisent les digestions.

4°. En faisant un grand usage des acides; la crême de tartre, le vinaigre, le jus de citron sont d'une grande utilité; on peut boire ordinairement de la limonade, ou de l'eau & du vinaigre; la boisson d'eau & d'une quantité moderée de vin ne peut pas nuire; le vin résiste à la corruption & donne du ressort aux fibres. J'ai cru d'être attaqué, j'ai bû beaucoup de limonade, je me suis privé de viande pendant deux jours, & je me porte bien; je bois du syrop de vinaigre & de l'eau aux repas & hors des repas, c'est mon préservatif.

5°. En s'évacuant doucement, & je ne connois rien de mieux, pour cela, que la crême de tartre, dont on

on prend un quart d'once à jeun, tous les matins, avec de l'eau fraiche pendant longtems; ce que j'ai dit de l'effet de ce remède plus haut, fera aisément comprendre tous les bons effets qu'on peut en esperer comme préservatif. Si l'on commençoit à se sentir de la pesanteur, de l'engourdissement, du dégout, du malaise, de l'ennui, de l'indifference, des lassitudes, symptomes qui annoncent que le corps se dérange, il conviendroit de débutter par une purgation, quelques fois même par un émétique, ensuite on continueroit les acides.

6°. Un exercice moderé est très utile.

Je ne parle point des soins de propreté, il sont nécessaires en tout tems, mais plus sans doute, dans ces circonstances que dans d'autres.

Je n'ai rien de plus à vous dire sur cette maladie, mais pour éviter le reproche qu'on a fait à GALIEN, & à d'autres Médécins, d'écrire de longs

longs traités sur les maladies sans apprendre comment il faut traiter les malades, je joindrai ici une courte instruction curative ; ainsi quand quelqu'un prend mal, il faut ;

1°. Pendant le commencement du frisson, lui donner à boire ou de l'eau & du vinaigre, ou de la limonade, chauds.

2°. Dès que le froid commence à passer lui donner l'émétique, voyez pag. 69. 70. qu'on réïtérera quand on trouvera les circonstances que j'ai indiqué pag. 92. Je réïtère que la nature a vraisemblablement montré cette route au premier qui la suivit, & c'est sans doute sur cette espèce de pleuresie que RIVIERE a observé que les vomissements bilieux au commencement de la pleurésie la rendent plus légére (*q*). Il y a quelques circonstances, qui ne permettent pas, pour quelques sujets, un libre emploi des émetiques; mais

(*q*) *Prax. Med. L. 7. cap. 2.*

mais elles ſont rares, & il n'eſt guères poſſible de les détailler ici.

3°. Lui faire prendre, ſi la fiévre continuë, dès que l'action de l'émétique eſt finie, une dragme de crême de tartre de trois en trois heures.

4°. Lui donner, tous les quart d'heures, une taſſe de tiſanne d'orge, ou de celle de chien-dent, ou de limonade, on ſe décidera ſur le choix par les directions que j'ai donné plus haut, pag. 87. &c. L'on trouvera les recettes pour ces différentes tiſannes dans *l'Avis au Peuple*, il ſeroit inutile de les réïterer ici.

5°. Si malgré l'uſage de la crême de tartre, le malade n'a pas tous les jours deux ou trois ſelles abondantes, on lui donnera tous les ſoirs un lavement.

6°. On le mettra, à tous égards, au régime de *l'Avis au Peuple*.

7°. S'il y a quelque accident qui parut exiger quelques ſécours particuliers, on pourra trouver dans cette

lettre

lettre les circonſtances qui indiquent le kermes, le camphre, les véſicatoires, l'oximel ſcillitique & quelques autres ſecours particuliers. Voy. pag. 68. Quand on veut faire uſage d'oximel ſcillitique, la potion, N°. 8. de *l'Avis au Peuple* qui eſt un mélange de cinq onces d'une forte infuſion de ſureau & d'une once de cet oximel eſt très bonne.

8°. A meſure que la fiévre & les autres ſymptomes diminuent, on diminuë la quantité de la crême de tartre & des tiſannes, & l'on augmente celle des aliments.

J'ai rarement fait uſage du nitre, il eſt plus nuiſible qu'utile dans les maladies de cet eſpèce; cette même efficace qu'il a dans les maladies dans leſquels il s'agit de fondre puiſſamment un ſang enflammé, le rend dangereux dans des maladies où l'état du ſang eſt ſi différent, & j'ai déja dit dans le traité des fiévres, qu'il

favo-

favorise souvent la putrefaction plûtôt qu'il ne la dimunuë.

Outre la maladie régnante, il y en a un grand nombre d'autres, mais qui toutes ont porté l'empreinte de la constitution de l'air.

Il y avoit des fiévres putrides simples, c'est à dire qui n'étoient accompagnées ni de point, ni de dépots sur d'autres viscères: mais elle n'en étoient pas moins rebelles; je n'ai pas employé d'autre traitement, que celui que je viens de décrire & je n'en ai pas vû mourir.

Parmi ceux qui en ont été attaqués, quelques uns ont eu, de tems en tems, un point très léger, très passager & très changeant; ce sont, je crois, ces points dont HIPPOCRATES parle dans les Coaques (*f*), "où il aver-
„ tit que dans les douleurs de côté
„ peu fixes qui accompagnent les
„ fiévres avec dégoût & gonflement
„ de

(*f*) *Coac. pranot. S. 2. N. 491.*

„ de l'épigaſtre la ſaignée eſt nuiſi-
„ ble". J'ai été demandé à la fin de Mars pour un homme vigoureux, qui en étant atteint, tomba le quatrieme jour de la maladie dans des réveries très violentes; il ſe leva au milieu des ſueurs, s'échappa, courut les ruës, ſe rendit dans une autre maiſon où je le vis, il parloit continuellement, l'air froid n'avoit pas ſupprimé la ſueur, il ſe plaignoit d'une chaleur brulante, il avoit le poulx mol, élevé & fréquent; je lui fis prendre une once & demi de crême de tartre, & plus de ſoixante onces de tiſanne de gramont, dans l'eſpace de ſix heures; cela l'évacua beaucoup, & modera ſenſiblement la fiévre & les tranſports. Ils continua à prendre la crême de tartre avec le petit lait; au bout de trente-ſix heures, il en eut pris cinq onces, ce qui l'évacua & diſſipa entierement la fiévre.

L'on n'a peut-être jamais donné la

la crême de tartre à d'auſſi grandes doſes; je ſuis cependant convaincu que c'étoit le ſeul remède qui put ſauver le malade, & que de moindres doſes auroient été inſuffiſantes; & ſi vous comparés cette obſervation, à laquelle je pourrois en joindre beaucoup d'analogues, avec celles que j'ai donné ſur l'uſage de l'eſprit de ſouffre, vous croirés aiſément que ſi M. BROKLESBY eſt le Médecin de l'Europe qui donne le plus de nitre, il n'y en a point qui donne autant d'acides que moi; cet habile Médecin paroit auſſi en être très partiſan, & vous aurés trouvé dans tout ſon ouvrage une médecine mâle & nerveuſe, la ſeule dont on puiſſe eſperer quelques ſuccès dans les cas un peu graves.

Les maux de nerfs de toutes les eſpèces ont été plus fréquents; les perſonnes qui y étoient ſujettes en ont été plus maltraitées, pluſieurs autres les ont connus pour la premiere fois,

fois, & vous n'en ſerez point ſurpris; familiariſé avec ces maladies vous comprendrez aiſément, que cette conſtitution de l'air a dû, inévitablement, augmenter la mobilité du genre nerveux, & que cette mobilité à du ſouvent être miſe en jeu par toutes les cauſes d'irritation qui naiſſent, néceſſairement, des obſtructions, des ſecrétions dérangées, des digeſtions imparfaites, des humeurs devenuës plus acres. J'ai vû beaucoup de vapeurs, des convulſions cruelles, plus d'épilepſies qu'à l'ordinaire, des paralyſies, des crampes. J'ai même été conſulté pour deux paraliſies qui paroiſſoient être une ſuite de la maladie. Dans un village, à deux lieues d'ici, un homme de vingt-cinq ans qui paroiſſoit entiérement guéri, ſe trouva tout-à-coup attaqué, après être ſorti, d'une paralyſie de la moitié du corps, & j'ai ſu depuis peu qu'il étoit mort.

A Aigle, une jeune femme, encein-

ceinte de quatre mois, eut la maladie; elle se blessa par une suite sans doute, de la fiévre, de la toux & de la corruption des humeurs, & dans le tems qu'elle paroissoit en pleine convalescence de la fiévre & de la fausse couche, elle devint paralytique du côté droit.

Les maladies de la peau ont été très communes, & n'ont cedé qu'aux évacuations réiterées.

Il y a eu quelques jaunisses, & on ne doit point en être étonné, il est surprenant qu'il n'y en ait pas eu d'avantage; j'en ai vû une épidemie en l'année 1750, qui ne paroissoit pas plus propre que celle-ci à en produire; l'émetique & le petit lait en ont été les remédes; une seule a exigé les purgatifs savoneux & amers.

Les douleurs de rhumatismes ont été plus fréquentes & plus rebelles que je ne les ai jamais vuës; l'on n'en sera point surpris en pensant que la transpiration est fort dérangée & les

les humeurs fort acres, ce qui produit néceſſairement la fixité des rhumatiſmes ; j'en ai eu un cruel exemple ſous les yeux ; j'ai eu la douleur de voir cet Oncle cher & reſpectable, qui m'a élevé, à qui je dois tant, à qui j'avois offert l'Inoculation Juſtifiée, ſouffrir pendant pluſieurs ſemaines, ſans avoir la conſolation de pouvoir le ſoulager ; quand j'eſpérois d'avoir gagné quelque choſe, un nouveau dérangement de la ſaiſon venoit renouveller tous ſes maux, & la chaleur de l'air, ce ſpécifique des maux des vieillards, n'arrivoit point ; ce n'eſt que depuis qu'elle commence qu'il ſurvient un amandement, qui j'eſpére ſera durable ; tant il eſt vrai que quand l'air n'aide pas les remèdes ont peu d'efficace, & qu'on devroit par là même, employer plus de changements d'air conſidérables qu'on ne fait ordinairement. Tout ce que les remèdes me paroiſſent avoir operé, dans ce cas, ç'à été de mettre le corps

corps dans une disposition plus propre à profiter du retour des chaleurs, dont j'aide le bon effet par celui du lait.

Les enfans ont éprouvé les facheuses influences de l'air. J'en vis plusieurs à Soleure qui avoient une angine aqueuse, & je crains même que deux, dont l'un avoit des convulsions, l'autre une diarrhée très forte, n'ayent péri.

J'en ai vu ici un grand nombre, depuis l'âge de six mois jusques à celui de dix ans, dont quelques-uns ont eu une fiévre continuë avec des redoublemens & beaucoup de toux, d'autres la fiévre écarlatine, de troisiemes une fiévre lente avec beaucoup d'obstructions; tous ont été traités avec succès par l'émetique, ou les purgatifs.

Cet air a été pernicieux aux étiques; j'ai perdu dans la même semaine deux personnes qui l'étoient, & dont la maladie faisoit pendant ces tems humides & chauds, que le vent

du

du midi nous procuroit, des progrès d'une rapidité inouïe dans la marche ordinaire de cette maladie. Je n'ai jamais vu les remèdes aussi complettement inutiles, & de quelle utilité auroient-ils pu être, pendant que les malades vivoient au milieu d'un air si propre à favoriser le relachement & la colliquation. J'ai souvent senti le soir, à Montpelier, des vents de mer, chauds & humides, qui mouilloient les cheveux & les habits; on suoit, on suffoquoit, & on perdoit ses forces, s'ils duroient plusieurs jours de suite, tout le monde deviendroit étique, & on le devient souvent dans cette ville. La temperature de l'air de cet hyver a eu du rapport à celle-là; ainsi il n'est point étonnant qu'elle ait aggravé une maladie qu'elle est si propre à produire.

Il y a eu beaucoup de gens, qui sans avoir de maladies ont été incommodés; ils perdoient l'appetit, ils étoient foibles, tristes, engourdis, ils

ils avoient des maux de tête, des vertiges, des éblouïssemens; un émetique, ou une purgation, ou beaucoup de crême de tartre les guérissoient; en un mot, les corps depuis six mois ont dû être évacués, & j'ai plus donné d'émetiques dans le courant de cet hyver que je n'en avois peut être ordonné depuis six ans. Il faut espérer que le retour du vent du nord, & ensuite un air plus sec, mettront fin à nos misères: mais j'en craindrois beaucoup l'augmentation, si le vent du midi continuoit pendant les chaleurs.

Il est tems de finir cette longue Epitre. Pardonnez les inexactitudes d'ordre & de stile aux occupations de pratique, qui ne m'ont jamais permis d'y travailler demi heure sans interruptions, & à quelques additions faites après sa date, pendant le courant de l'impression. Recevez-là avec cette bonté avec laquelle vous avez accueilli mes autres productions; mar-

quez m'en les deffauts, inſtruiſez-moi: je ſais trop de cas de vos lumiéres pour ne pas recevoir tous vos conſeils avec docilité. Si mon ouvrage eſt mauvais, vous m'en conſolerez, en m'apprenant comment il auroit fallu le rendre meilleur. Tel qu'il eſt, je vous l'offre comme une marque d'une amitié que rien ne peut alterer.

A Lauſanne le 6. May 1765.

TISSOT.

